

Dividende de Sang



Dividende de Sang

Par Studio Client

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Bilan d'ouverture	4
Chapitre 2 : La loi du plus fort	12
Chapitre 3 : Crypto-Linceul	19
Chapitre 4 : L'odeur du métal	27
Chapitre 5 : Actifs toxiques	34
Chapitre 6 : Dissociation	42
Chapitre 7 : Saisie conservatoire	51
Chapitre 8 : Contrat de sang	59
Chapitre 9 : L'Iode et l'Acier	66
Chapitre 10 : Le Grand Livre	74
Chapitre 11 : Négociation charnelle	84
Chapitre 12 : Liquidation judiciaire	92
Chapitre 13 : L'Angle mort	103
Chapitre 14 : Extraction	111

Chapitre 1

Bilan d'ouverture

Le goudron des docks de la Joliette exhalait une vapeur âcre, un mélange de sel rance et d'hydrocarbures qui s'accrochait au fond de la gorge comme une promesse de suffocation. Élise descendit de la berline noire, chaque mouvement dicté par une économie de gestes apprise dans les conseils d'administration de la City. Ses escarpins griffaient le béton irrégulier avec une précision chirurgicale. Le mistral fouettait son visage, mais elle n'en enregistrait que la pression cinétique, une variable météo négligeable. Pour elle, Marseille n'était pas une ville, c'était une équation mal résolue, un empilement de créances douteuses et de passifs toxiques que son père avait laissé pourrir. Elle ajusta la ligne de son manteau en cachemire gris, une armure souple dont le prix aurait suffi à racheter la dignité de n'importe lequel des hommes postés devant le hangar n°14.

L'air à l'intérieur était saturé d'une odeur familière : celle des archives poussiéreuses mêlée au fer oxydé. Le sang. Au centre de la pièce, sous l'éclat cru d'un projecteur de chantier qui grésillait comme un insecte agonisant, reposait le corps de son père.

Élise s'approcha sans vaciller. Ses yeux d'un bleu d'azote parcoururent la dépouille. Jean-Pierre de la Roche n'était plus un patriarche, il était une anomalie structurelle. Une plaie béante barrait son cou, nette, indiquant une lame de haute qualité et une main qui ne connaissait pas l'hésitation. La flaque sous lui commençait à coaguler, prenant cette teinte de lie de vin qui jurait avec la blancheur immaculée de sa chemise en coton égyptien.

— Le passif dépasse l'actif, murmura-t-elle, sa voix tombant dans le silence comme une pièce de monnaie au fond d'un puits.

— C’est tout ce que ça t’inspire ? Un putain d’inventaire ?

La voix de Viktor déchira l'ombre. Il était là, adossé à un conteneur, sa silhouette massive dégageant une chaleur brute que le métal environnant ne parvenait pas à absorber. Il s’avança, le pas lourd, celui d’un prédateur qui possède le sol par le simple droit de la violence. Son blouson de cuir usé sentait le tabac froid et la sueur, une agression olfactive qui heurta de plein fouet la neutralité parfumée d’Élise.

Elle tourna lentement la tête vers lui. Son visage restait un masque de porcelaine froide, dépourvu de cette vulnérabilité que Viktor traquait chez elle depuis leur adolescence commune dans les couloirs de la villa familiale.

— La mort est la forme ultime de la faillite, Viktor. Mon père a cessé de produire de la valeur au moment où son artère carotide a été sectionnée. Le reste n'est que de la logistique de déchets.

Viktor s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Elle percevait l'irradiation thermique de son corps, un contraste violent avec le froid du hangar. Il était le chaos, la force qui refuse de se plier aux colonnes de chiffres. Il plongea son regard dans le sien, cherchant une fêlure, un cil qui tremble, une dilatation de pupille. Rien.

— Tu es revenue pour l'audit, pas pour l'enterrement, cracha-t-il avec un mépris qui masquait mal une fascination morbide. Tes mains sont trop propres pour Marseille, Élise. Elles vont finir par peler sous le sel.

— Mes mains gèrent des flux de capitaux qui pourraient racheter ta vie et celle de tous les chiens de cette ville dix fois par jour, répliqua-t-elle d'une voix monocorde, dénuée d'arrogance mais lourde d'une certitude glaciale.

Elle se détourna du corps pour faire face aux lieutenants qui émergeaient des coins

sombres. Ils étaient six, des visages burinés par le soleil et la criminalité ordinaire, les mains crispées sur des armes ou enfoncées dans leurs poches. Ils voyaient en elle une proie, une intruse égarée dans un abattoir.

Élise sortit sa tablette de son sac, l'écran jetant une lueur bleutée, presque spectrale, sur ses traits.

— Messieurs, commença-t-elle, sa voix portant sans effort dans le volume caverneux. Vous pensez que le vide laissé par mon père est une invitation au partage. Vous vous trompez. Ce n'est pas un vide, c'est une restructuration.

Un colosse nommé Marco, le cou barré par un tatouage de fil barbelé, ricana.

— Et c'est la petite fille à son papa qui va nous expliquer comment on gère les docks ? Ton père nous devait trois mois de commissions sur les arrivages de Santos. On se servira sur la bête.

Élise ne cilla pas. Elle fit glisser son index sur l'écran. Un clic sec retentit.

— Marco Salva. Comptes offshore à la Loyal Bank de Maurice, sous le couvert de la société-écran 'Azur Trading'. Solde actuel : deux millions quatre cent mille euros. À l'instant précis où je vous parle, ces fonds ont été gelés suite à un signalement pour soupçons de financement occulte que j'ai personnellement transmis.

L'homme devint livide. Un murmure de panique électrisa le groupe. Élise continua, le ton de plus en plus clinique, égrenant les noms, les numéros de comptes, les failles fiscales de chacun. Elle ne les regardait pas comme des êtres humains, mais comme des variables qu'elle était en train d'effacer d'un système.

— Vous ne possédez plus rien, conclut-elle. Ni votre argent, ni vos propriétés. J'ai racheté vos hypothèques via un fonds de pension basé à Singapour il y a

quarante-huit heures. Vous n'avez plus de leviers. Vous n'avez que vos dettes. Et je suis votre seule créancière.

Le silence qui suivit fut plus lourd que celui de la mort. C'était le silence de la soumission forcée par l'abstraction. Viktor laissa échapper un rire rauque, un son qui semblait lui écorcher la gorge. Il fit un pas vers elle, brisant son cercle de sécurité.

— Tu les as castrés avec du code informatique, chuchota-t-il à son oreille. C'est propre. Mais tu oublies une chose, petite avocate. Le gel d'un compte ne protège pas d'une balle entre les deux yeux.

Il posa sa main sur sa nuque. Le contact fut une décharge. Ses doigts étaient calleux, imprégnés de l'odeur du fer. Élise sentit une panique primitive remonter le long de sa colonne vertébrale, une émotion qu'elle s'efforçait de dissocier. Elle visualisa ses pare-feux mentaux, mais la pression de Viktor était physique, incontestable.

— La violence est un investissement à rendement décroissant, Viktor, parvint-elle à dire, bien que son souffle soit légèrement plus court. Si je meurs, les clés de déchiffrement de vos fonds sont détruites. Vous mourrez tous dans la misère, traqués par vos propres créanciers. Je suis la seule garantie de votre survie financière.

Viktor resserra sa prise, forçant Élise à lever le visage vers lui. Leurs souffles se mêlèrent. Elle pouvait voir les pores de sa peau, la cicatrice fine qui barrait son sourcil, l'éclat sauvage dans ses yeux sombres. À cet instant, l'autorité d'Élise vacilla. Elle n'était plus la fiscaliste de Londres, elle était une femme prisonnière d'un prédateur qui ne comprenait pas la logique des chiffres.

— Tu crois que tout s'achète, dit-il, sa voix vibrant contre sa tempe. Tu crois que tu peux transformer ce sang en colonnes de profits. Mais tu as peur. Je le sens sous mes doigts. Ton cœur bat comme celui d'un oiseau qu'on va égorger.

Il approcha ses lèvres de son oreille, effleurant le lobe de sa peau brûlante.

— Bienvenue à Marseille, Élise. Ici, on n'audite pas les cadavres. On les crée.

Il la lâcha brusquement. L'absence soudaine de contact créa un vide insupportable. Élise resta immobile, l'odeur de Viktor collée à son cachemire comme une souillure. Elle lissa son manteau d'un geste machinal, cherchant à reprendre le contrôle de sa propre physiologie. Les lieutenants, hébétés, reculèrent. Viktor se tourna vers eux, son regard redevenant celui d'un chef de meute.

— Sortez. Tous. J'ai besoin de discuter des modalités de notre... collaboration avec la nouvelle patronne.

Ils obéirent, fuyant la tension électrique qui régnait entre les deux figures centrales. Quand ils furent seuls, le grésillement du projecteur sembla s'intensifier.

— Pourquoi l'as-tu laissé mourir, Viktor ? demanda-t-elle sans se retourner. Tu étais son bras droit.

Viktor alluma une cigarette d'un geste sec. La lueur de la flamme éclaira un instant son visage tourmenté.

— Ton père était devenu sentimental, Élise. Il voulait blanchir l'empire pour te le léguer propre. Le problème, c'est que la saleté, c'est ce qui tient les fondations de cette ville. On ne nettoie pas Marseille. On choisit sa nuance de gris.

— Et quelle est la tienne ?

Il aspira une longue bouffée, ses yeux ne quittant pas la silhouette rigide de la jeune femme.

— La mienne est noire comme le fond de la mer, petite. Et c'est là que je vais t'emmener si tu restes ici. Tu crois que tes chiffres te protègent ? Ils ne sont que du papier. Ici, le seul contrat qui vaille, c'est la chair.

Il s'approcha à nouveau, son ombre dévorant la sienne sur le sol maculé. Élise sentait l'iode se mêler à la fumée. Ses propres sens la trahissaient ; elle se sentait attirée par cette obscurité qui brisait la monotonie de sa vie de calculs.

— Tu es un passif, Viktor, dit-elle d'une voix qui trembla imperceptiblement. Une charge que je devrais liquider.

— Alors fais-le, murmura-t-il contre son cou. Liquide-moi. Ou laisse-moi te montrer comment on brûle les livres de comptes.

Elle se dégagea, se retournant pour lui faire face, les yeux étincelants d'une fureur froide.

— Mon père est mort parce qu'il n'a pas su anticiper le risque. Je ne ferai pas la même erreur. Tu travailleras pour moi, Viktor. Tu seras mon exécuteur, l'outil que j'utiliserai pour purger ce clan. Et si tu tentes de me briser, je t'assurerai une chute si profonde que même l'enfer te semblera être un paradis fiscal.

Viktor sourit, un sourire carnassier. Il aimait ce qu'il voyait : la glace qui commençait à se fissurer sous la pression.

— C'est un marché audacieux. Mais tu oublies une clause, Élise. Dans cette ville, on ne possède rien qu'on ne soit prêt à défendre par le sang. Et le sang, c'est chaud, Élise. Bien plus chaud que tes comptes en banque.

Il baissa les yeux vers le corps de son père, puis revint vers elle.

— On commence par quoi ? L'inventaire ou le nettoyage ?

Élise reprit sa tablette, ses doigts retrouvant leur agilité de pianiste.

— On commence par le port. Je veux voir les manifestes de cargaison. Chaque centime doit être tracé. Chaque trahison doit être quantifiée.

Elle s'éloigna vers la sortie, sa démarche de nouveau impériale, ignorant la flaque de sang qu'elle venait de contourner. Mais alors qu'elle atteignait la porte, la voix de Viktor la rattrapa :

— Tu peux compter tout ce que tu veux, Élise. Mais à la fin, ce ne sont pas les chiffres qui resteront. Ce sera l'odeur de la mer et le goût de la peur.

Elle ne répondit pas. Elle sortit dans la nuit marseillaise, le mistral l'accueillant avec une morsure glaciale. Son cœur ralentit enfin pour se caler sur la cadence monotone des processeurs. Mais dans le reflet des vitres de la berline, elle crut apercevoir, l'espace d'une seconde, une lueur de sauvagerie dans son propre regard, un éclat qui ne lui appartenait pas encore.

Le bilan d'ouverture était clos. La restructuration pouvait commencer. Et dans cet audit de l'ombre, le prix de la survie serait bien plus élevé que tout ce qu'elle avait jamais osé calculer. Elle monta dans la voiture, la portière se refermant avec un bruit sourd, définitif, comme le couvercle d'un coffre-fort renfermant un secret trop lourd pour être porté seule.

Derrière elle, dans le hangar, Viktor resta à contempler le cadavre. Il sortit un couteau de sa poche, jouant avec la lame sous la lumière crue.

— Elle a ton ambition, Jean-Pierre, murmura-t-il. Mais elle a ma soif. Elle ne le sait pas encore, mais elle est déjà à moi. Parce qu'on ne nettoie pas le sang avec de

l'argent. On le boit.

Il éteignit le projecteur d'un coup de pied, plongeant la scène dans une obscurité totale. Le voyage ne faisait que commencer, et sur cette mer de bitume, il n'y avait pas de phares, seulement des incendies. Élise, dans le silence de sa voiture blindée, commença à taper son premier rapport d'exécution. Ses doigts ne tremblaient plus. Mais l'odeur de Viktor imprégnait encore ses vêtements, un rappel viscéral que dans ce nouveau monde, la logique n'était qu'une mince couche de vernis sur un abîme de désirs inavouables.

Chapitre 2

La loi du plus fort

L'obscurité des docks de la Joliette n'était jamais totale. Elle se décomposait en strates de gris industriels, zébrées par les éclats crus des projecteurs de haute sécurité qui balayaient la zone franche comme des pupilles mécaniques. Élise descendit de la berline, ses escarpins de cuir verni claquant sur le bitume poisseux avec une précision de métronome. L'air était saturé de sel, de gasoil lourd et de cette odeur ferreuse de métal oxydé qui semblait être l'haleine même de Marseille. Derrière elle, la portière se referma dans un souffle feutré, l'isolant de la bulle aseptisée de son habitacle de cuir fauve. Ici, tout était rugueux, abrasif. Le vent s'engouffrait sous son trench-coat en cachemire, une caresse glacée cherchant les failles de son armure.

Viktor l'attendait devant le hangar 14, une carcasse de tôle hurlante sous les assauts du mistral. Il ne semblait jamais soumis aux contingences thermiques qui régulaient le commun des mortels. Adossé à une pile de palettes, une cigarette roulée au coin des lèvres, il laissait la braise projeter des ombres mouvantes sur ses traits anguleux. Ses yeux, d'un bleu délavé comme de l'acier trempé, suivirent l'approche d'Élise avec une intensité qui n'avait rien de professionnel. C'était le regard d'un prédateur observant une proie qui aurait eu l'audace de porter une couronne.

— Tu es en retard de trois minutes, lança-t-il d'une voix rauque, striée par le tabac brun. L'ordre, c'est bien ce que tu vends, non ? La précision chirurgicale des chiffres ?

Élise ne ralentit pas. Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui, suffisamment près pour percevoir la radiation brute qui émanait de son corps, ce foyer de chaleur animale qui insultait la froideur de la nuit. Elle soutint son regard sans ciller, ses

propres prunelles impénétrables comme des puits de pétrole.

— Le retard est une variable ajustable quand les actifs sont sécurisés, répondit-elle d'un ton clinique. Où est Moretti ?

Viktor eut un petit rire sec, un son qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Il se redressa, sa carrure imposante occultant momentanément le faisceau du projecteur, et fit un geste du menton vers l'entrée béante du bâtiment.

— À l'intérieur. Mais je ne suis pas sûr qu'il soit d'humeur à discuter de tes ratios de solvabilité.

Ils s'engagèrent dans le gouffre d'ombres où le silence n'était perturbé que par le goutte-à-goutte rythmé d'une canalisation percée. Au centre, sous une suspension nue qui oscillait doucement, un homme était ligoté à une chaise métallique boulonnée au sol. Moretti. L'ancien comptable de son père, celui qui avait cru pouvoir dissimuler sept millions d'euros dans les strates de sociétés écrans avant de tenter de s'évaporer. Son visage n'était déjà plus qu'une topographie de douleur : une arcade éclatée, la lèvre fendue rejetant un fluide épais sur une chemise autrefois immaculée.

Pour Élise, ce désordre organique n'était qu'une donnée physiologique indiquant une rupture de l'homéostasie. Elle s'approcha du supplicié avec une curiosité presque entomologique, ne ressentant ni pitié, ni dégoût. Juste une légère irritation face à la souillure qui tachait le béton.

— Viktor a la main lourde, murmura-t-elle en tournant autour de la chaise, le bruit de ses talons résonnant comme des détonations dans le vide. C'est archaïque. On n'extract pas la vérité avec de l'adrénaline, Moretti. On l'extract avec la peur de l'effacement total.

Viktor s'approcha par-derrière, sa présence agissant comme une onde de choc. Il posa

ses mains calleuses sur les épaules d'Élise, une étreinte qui tenait autant de la menace que de la revendication de territoire. Ses doigts pressèrent le tissu luxueux de son manteau, une intrusion physique qu'elle autorisa par pure stratégie. Elle sentit son souffle chaud contre son oreille, un murmure qui fit vibrer ses terminaisons nerveuses.

— Elle a raison, Moretti. Je suis le marteau, mais elle... elle est le scalpel. Et crois-moi, tu préférerais crever sous mes poings plutôt que de la laisser fouiller dans ta vie.

D'un geste brusque, Viktor saisit la mâchoire du comptable pour exposer son cou à la lumière crue. L'homme gémit, un son de gorge, pathétique. Viktor sortit un couteau de combat, la lame de carbone noir ne reflétant aucune lueur. Il fit glisser le plat du métal sur la joue gonflée de Moretti, un geste d'une lenteur obscène.

— Alors, Élise, tu veux voir comment on traite les fuites de capitaux dans le monde réel ? Ou tu préfères retourner dans ta tour de verre pour remplir des formulaires ?

Élise sentit la tension monter, non comme une peur, mais comme une charge électrique. Le contraste était fascinant : la brutalité non raffinée de cet homme et sa propre volonté de puissance glacée. Elle fit un pas de côté pour se dégager, une rupture brutale qui laissa un vide soudain entre eux.

— Les formulaires sont les armes avec lesquelles je vais rayer ta famille de la carte, Moretti, dit-elle d'une voix monocorde. J'ai déjà lancé le gel de tes avoirs, y compris les comptes de ta sœur et la fondation de tes enfants. Dans quarante-huit heures, tu ne seras pas seulement mort. Tu seras un paria financier. Ta lignée portera ta dette comme une lèpre.

Moretti tenta d'articuler, mais seul un gargouillis s'échappa de ses lèvres. Viktor, agacé par cette résistance, asséna un coup sec dans les côtes de l'homme. Le bruit de

l'os qui craque — un son mat, comme une branche sèche — emplit le hangar.

Viktor se tourna vers Élise, son visage à quelques millimètres du sien. Ses pupilles étaient dilatées par l'odeur du fer et du sel. Il attrapa la main d'Élise, forçant ses doigts fins à se refermer sur la garde de son couteau.

— Touche-le, ordonna-t-il, sa voix vibrant d'un désir sombre. Sens le pouls. Sens la vie qui s'échappe parce qu'elle ne vaut plus rien face à ta logique. Ne reste pas spectatrice, l'avocate. Salis-toi.

La pression de la paume de Viktor était brûlante, un contraste violent avec le froid de l'acier. Élise sentit une pulsation étrange au creux de son estomac, une chaleur rampante qu'elle s'empressa de refouler. C'était une réaction physiologique, se répéta-t-elle. Rien d'autre. Pourtant, elle ne retira pas sa main. Elle laissa Viktor guider son bras vers le visage de Moretti.

La pointe de la lame s'arrêta juste sous l'œil gauche du comptable. L'homme tremblait si violemment que la chaise vibrait contre le béton. Élise observa la goutte de sueur qui perlait sur le front du condamné avant de s'écraser sur le métal sombre. Elle se sentait au-dessus d'eux, une divinité administrative observant des insectes s'entredéchirer.

— Tu penses me briser en m'imposant ta sauvagerie, Viktor ? demanda-t-elle sans quitter Moretti des yeux. Tu penses que le sang m'effraie ? C'est un fluide prévisible. Toi, en revanche, tu es une anomalie statistique. Et les anomalies sont soit intégrées, soit éliminées.

D'un coup sec, elle se dégagea, repoussant la main de Viktor avec un mépris manifeste. Elle sortit un mouchoir de soie de sa poche et s'essuya les doigts, bien qu'aucune trace ne les eût souillés. C'était une barrière symbolique érigée entre son monde et le chaos.

Viktor la regarda faire, un sourire prédateur étirant ses lèvres. Il s'approcha, l'acculant contre un conteneur rouillé.

— Tu joues la reine des glaces, mais je sens ton cœur battre d'ici, murmura-t-il en posant sa main à plat contre la paroi, juste au-dessus de son épaule. Tu aimes ça. L'odeur du danger, la certitude que tout peut basculer. Ton père était un lion, Élise. Toi, tu es un serpent. Et les serpents ont besoin de la chaleur des autres pour ne pas geler.

Il se pencha, ses lèvres frôlant presque les siennes. Élise ne recula pas. Elle sentit la rugosité de sa barbe, l'intensité de sa présence qui aspirait tout l'oxygène. Elle resta immobile, une statue de porcelaine noire. Elle mesurait l'étendue de sa pathologie.

— Mon père est mort parce qu'il croyait en la loyauté, répondit-elle d'une voix basse, dénuée d'émotion. La loyauté est une erreur de calcul. Si tu veux de la chaleur, Viktor, va brûler dans l'incendie que je vais allumer dans cette ville. Mais ne t'avise plus jamais de me toucher sans ma permission.

Elle saisit le revers de son blouson de cuir, le tirant vers elle avec une force inattendue. Leurs regards s'entrechoquèrent, un duel silencieux où la volonté l'emportait sur la force brute.

— Moretti va parler maintenant. Pas parce que tu vas le frapper, mais parce que je vais lui dire exactement ce qu'il se passera s'il ne le fait pas.

Elle se détourna de Viktor, le laissant là, ses désirs inassouvis flottant dans l'air froid. Elle s'approcha à nouveau du comptable, se penchant vers lui jusqu'à ce que son parfum de jasmin et d'acier recouvre l'odeur de la souffrance.

— Écoute-moi bien. Je sais pour la villa à Marbella. Je sais pour les comptes cryptos.

Si tu parles, je laisse ta sœur tranquille. Si tu te tais, elle finira dans une cellule des Baumettes avant l'aube, et je m'assurerai que les codétenues sachent exactement combien d'argent elle leur doit.

L'homme s'effondra. Les sanglots déchirèrent son thorax. Les chiffres l'avaient vaincu là où la lame avait échoué. La rationalité de la terreur était toujours plus efficace que sa théâtralité.

— Je... je dirai tout... hoqueta-t-il. Les codes... sont dans le coffre de la Joliette... sous le nom de ma mère.

Élise se redressa, lissant son trench d'un geste impérial. Elle ne jeta pas même un regard de triomphe à Viktor.

— Nettoie ça, dit-elle en désignant l'homme comme un déversement toxique. Et assure-toi qu'il reste en vie jusqu'à ce que j'aie vérifié les codes. S'il meurt, tu seras le prochain sur ma liste d'audit, Viktor. Mes méthodes de recouvrement sont bien plus douloureuses que les tiennes.

Elle se dirigea vers la sortie, sa silhouette se découpant contre la clarté lunaire. Chaque pas était une affirmation de sa domination. Elle avait transformé une scène de torture en une réunion de conseil d'administration.

Viktor la regarda partir, une fureur sourde mêlée à une admiration qu'il refusait de nommer. Il ramassa son couteau, le faisant tourner entre ses doigts avec une agilité déconcertante. Il se sentait trahi par cette efficacité glaciale, par cette femme qui refusait de succomber à la chorégraphie habituelle de la violence.

Il s'approcha de Moretti et lui releva brutalement la tête par les cheveux.

— Tu as de la chance, Moretti. Elle t'a épargné la suite. Mais dans son monde, on ne

meurt pas d'une balle. On meurt de faim dans le noir, parce qu'elle a effacé ton existence d'un clic de souris.

À l'extérieur, Élise monta dans sa voiture. Elle ferma les yeux un instant, savourant le silence de l'habitacle. Ses mains, posées sur ses genoux, étaient immobiles. Mais sous sa peau, elle sentait encore la pression des doigts de Viktor, une empreinte fantôme qui refusait de s'effacer. Elle détestait cette sensation. C'était une faille dans son système, un bug qu'elle devait corriger.

— Monsieur l'avocate ? demanda le chauffeur. On rentre ?

— Non, répondit-elle d'une voix de marbre. Au siège. J'ai un empire à restructurer. Et appelez le service de sécurité. Je veux que Viktor soit surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Chaque mouvement, chaque appel. Si cet outil commence à s'émousser, je veux être la première à le savoir.

La berline s'élança dans la nuit, laissant derrière elle les ombres des docks. Marseille s'offrait à elle comme un corps sur une table d'autopsie. Elle allait l'ouvrir, la vider de ses éléments corrompus et la recoudre selon ses propres plans. Et si Viktor pensait être le chirurgien, il allait vite découvrir qu'il n'était que l'instrument.

Elle ouvrit sa tablette, la lumière bleue de l'écran illuminant son visage. Les chiffres défilèrent, rassurants, logiques, absolus. Mais dans le reflet du verre, ses yeux brillaient d'un éclat nouveau, une lueur sombre qui n'avait rien à voir avec la finance. Elle avait goûté au pouvoir de la destruction directe, et malgré toute sa logique, elle ne pouvait ignorer le frisson qui parcourait encore son échine. La loi du plus fort n'était pas inscrite dans les codes civils, mais dans la chair. Et elle était bien décidée à en écrire chaque chapitre avec une encre indélébile.

Chapitre 3

Crypto-Linceul

Le bleu de l'écran me brûle les rétines, mais je ne cille pas. Dans le silence pressurisé de mon bureau du trentième étage, l'air conditionné s'écoule comme un gaz anesthésiant. Devant moi, l'architecture de « Linceul-01 », notre algorithme de mixage propriétaire, s'étale en cascades de codes hexadécimaux. C'est une œuvre d'art de la dissimulation, un labyrinthe de serveurs miroirs s'étendant des Seychelles au Delaware. Pourtant, à la ligne 44 802, je la vois. Une hernie. Une irrégularité infime dans les nœuds de validation de la blockchain privée du clan. Douze millions d'euros s'évaporent chaque mois dans cette faille, siphonnés avec une précision chirurgicale par un script fantôme.

Douze millions. Ce n'est pas une erreur de calcul, c'est une mutinerie numérique.

Mon cœur ne s'accélère pas. Ma physiologie est une horloge suisse, régulée par des années de déni émotionnel systématique. Je ressens simplement une satisfaction glaciale, celle du légiste qui trouve enfin la cause du décès sous le scalpel. Je ferme l'ordinateur portable. Le cliquetis du magnésium contre le verre du bureau résonne comme un armement de culasse.

Je décroche mon téléphone. Mon doigt survole le contact de Viktor. Je déteste l'idée de dépendre de sa brutalité, mais pour ce que je m'apprête à faire, j'ai besoin d'un chien d'attaque, pas d'un analyste.

— Prépare la voiture, dis-je dès qu'il décroche. On va dans les Quartiers Nord. Maintenant.

— Il est trois heures du matin, Élise, grogne sa voix, un mélange de gravier et de tabac froid. Les loups dorment. Même ceux qui n'ont pas de conscience.

— L'argent ne dort jamais, Viktor. Et le nôtre est en train de se vider dans un égout virtuel. Si tu n'es pas en bas dans cinq minutes, je prends un Uber. Et je te garantis que ton licenciement sera plus définitif que celui de Moretti.

Je raccroche. Cinq minutes plus tard, je sors de la tour de la Joliette. Le vent marin me gifle, chargé de sel et de pollution. Viktor est là, appuyé contre la carrosserie noire de la berline blindée. La lueur orange de sa cigarette illumine ses traits rugueux, cette mâchoire carrée qui semble sculptée dans le granit et ses yeux qui ne me regardent jamais comme une patronne, mais comme une proie qu'il n'a pas encore le droit de dévorer. Son blouson de cuir élimé forme une tache sombre contre l'élégance stérile du quartier d'affaires.

— Tu as l'air d'une poupée de porcelaine égarée dans une décharge, lâche-t-il en écrasant son mégot du talon. Tu sais ce qu'on fait aux poupées, là-haut ?

— Elles cassent les doigts de ceux qui essaient de jouer avec. Roule.

Nous quittons les avenues rectilignes pour nous enfoncer dans les viscères de la ville. Ici, l'architecture n'est plus qu'une accumulation de béton lépreux et de paraboles rouillées pointées vers un ciel qui ne répond plus. L'odeur change. Ce n'est plus le parfum de luxe de mon bureau, mais celui des pneus brûlés, de la sueur et de l'adrénaline.

Viktor conduit avec une agressivité contrôlée, ses mains larges serrant le volant comme s'il voulait l'étrangler. Je l'observe dans le rétroviseur. Il est la personnification du chaos que je tente de dompter : l'impulsion, la force brute, l'émotion primaire. Et pourtant, la vue de ses phalanges blanchies par la tension provoque en moi un inconfort que je n'arrive pas à classer dans mes tableaux Excel.

— On s'arrête où ? demande-t-il, sa voix vibrant à travers le cuir du siège.

— La tour K. Le sous-sol. C'est là que le nœud de sortie est localisé physiquement.

— C'est le territoire des Benali, Élise. Ils ne gèrent pas de la crypto, ils gèrent de la poudre et du sang. Si on débarque pour leur parler d'algorithmes, ils vont nous transformer en passoires avant ta première phrase.

— Ils hébergent les serveurs pour une commission. Quelqu'un a décidé de se servir à la source. Je vais leur montrer que ma logique est plus meurtrière que leurs kalachnikovs.

Il rit, un son sec, dénué de joie.

— Tu es complètement folle. Ou tu as une envie de suicide que tu n'oses pas t'avouer.

— Le risque est une variable intégrée, Viktor. Contente-toi de conduire.

La tour K se dresse comme un linceul gris contre le ciel de jais. Des ombres se détachent des murs, des sentinelles immobiles aux regards vides. Viktor gare la voiture au milieu de l'esplanade, un défi silencieux. Il sort le premier, sa main glissant sous sa veste. Je le suis, mes talons aiguilles claquant sur le bitume défoncé. Chaque pas est une agression dans ce silence lourd.

Un groupe de jeunes hommes s'approche, silhouettes camouflées par des capuches. Ils puent la méfiance. Viktor se place devant moi, ses épaules bloquant mon champ de vision. Il dégage une menace si palpable que le groupe s'immobilise.

— On veut voir Kader, dit Viktor d'un ton monocorde.

— Kader reçoit pas les touristes, répond un gamin au visage masqué. Surtout pas ceux qui ramènent des avocates de la City.

Je fais un pas de côté pour sortir de l'ombre de mon garde du corps. Ma dissociation est totale. Je ne vois pas des délinquants, je vois des obstacles logistiques.

— Dis à Kader que s'il ne m'ouvre pas la cave dans les soixante secondes, le compte offshore sur lequel il touche sa rente mensuelle sera gelé, vidé et signalé à Europol avant le lever du soleil. Je ne suis pas une touriste. Je suis celle qui paie vos factures d'électricité.

Le silence devient électrique. Je sens la chaleur de Viktor dans mon dos, une présence animale qui me répugne et m'attire simultanément. Le gamin hésite, crache au sol et fait signe de le suivre.

L'intérieur de la tour sent l'urine et le désespoir. Nous descendons des escaliers sans rampes, éclairés par la lumière crue de mon téléphone. Le sous-sol est une tout autre histoire. Derrière une porte blindée se cache une salle climatisée, saturée par le bourdonnement des serveurs. Des processeurs clignotent dans l'obscurité, une usine à fric clandestine nichée dans la misère.

Kader nous attend, assis sur une caisse de munitions. C'est un homme sec aux yeux injectés de sang.

— L'avocate a des couilles, siffle-t-il. Tu sais combien de personnes j'ai fait disparaître ici ?

— Pas autant que le nombre de zéros que je peux effacer de ton existence. Pousse-toi.

Je branche ma clé de sécurité sur la console centrale. Mes doigts volent sur le clavier. Je sens le regard de Viktor, pesant, furieux. Il ne comprend rien à ce que je fais. Il

aime la violence qu'il peut toucher, le craquement des os, le goût du fer. Ma violence à moi est invisible, spectrale.

— Voilà, je murmure.

L'écran affiche une adresse IP locale. Le pirate est dans cette pièce.

— Kader, ton technicien s'est montré trop gourmand. Il a détourné douze millions. Je suppose que tu n'étais pas au courant, car tu aurais déjà acheté une villa au Maroc au lieu de croupir dans cette cave.

Kader se lève, le visage décomposé. Il fixe un jeune homme maigre qui s'occupait des câbles dans un coin. Le gamin tente de s'enfuir, mais Viktor est plus rapide. En un mouvement fluide, il l'attrape par le cou et l'écrase contre un rack de serveurs. Le bruit du métal qui se tord est jouissif.

— C'est pas moi ! On m'a forcé ! hurle le garçon.

— Qui ? demande Viktor. Sa voix n'est plus qu'un murmure dangereux.

Il sort son couteau. La lame brille sous les LED bleues. Il la plaque contre la joue du garçon. Je devrais l'arrêter. Mais je reste immobile, fascinée par la précision de ses gestes. Il y a une beauté mathématique dans sa cruauté. C'est l'exécution parfaite d'une fonction nécessaire.

— C'était... pour les associés de la Joliette, bafouille le gamin. Ils voulaient un fond de réserve pour après la purge... quand ton père serait mort, Élise !

La révélation me frappe comme une décharge, mais je ne bronche pas. Mon père est déjà mort, et ses propres lieutenants préparent le dépeçage du cadavre. Le chaos est déjà là, tapi dans mon propre empire.

— Tue-le, dis-je froidement.

Viktor s'arrête. Il tourne la tête vers moi, un sourire carnassier aux lèvres.

— Ah, la poupée a enfin soif de sang ?

— C'est une mesure de réduction des coûts, Viktor. Un traître est un passif.

Soudain, la porte blindée vole en éclats. Des hommes en tenue tactique s'engouffrent dans la pièce. La fusillade éclate instantanément. Viktor me projette au sol, son corps massif recouvrant le mien. L'odeur de son cuir, de sa sueur et de la poudre à canon m'envahit. Des balles pulvérisent les serveurs dans une gerbe d'étincelles.

— Reste en bas !

Il se redresse et fait feu. Chaque détonation secoue mon propre corps. Il est dans son élément, riant presque au milieu du carnage. Je vois une balle entailler son épaule, mais il ne semble pas le remarquer. Il est un rempart de chair et de fureur entre moi et le néant.

Pendant quelques secondes, le temps se dilate. Je regarde Viktor. Sa chemise est déchirée, son visage éclaboussé de sang. Il se tourne vers moi, ses yeux brûlant d'une intensité terrifiante. C'est la première fois que je le vois vraiment. Pas comme un outil, mais comme un prédateur.

Le silence revient, troublé seulement par le crépitement des incendies électriques. Viktor se laisse glisser contre un mur, respirant lourdement. Je me relève lentement, époussetant mon trench-coat malgré mes jambes tremblantes. Mon armure est fissurée.

— Tu es blessé, je dis, ma voix étant la seule chose qui reste stable.

Il me regarde, un filet de sang coulant sur son cou. Il saisit mon poignet et m'attire brutalement vers lui. Je me retrouve entre ses jambes, forcée de plonger dans ses yeux.

— Tu voulais voir le terrain, Élise ? Le voilà. C'est la poussière, la peur et la mort. Tu penses toujours tout contrôler avec tes petits codes ?

Sa main serre mon poignet à m'en briser les os. Je sens son désir, une pulsion toxique née de l'adrénaline, qui cherche à me soumettre. Son visage s'approche du mien, je sens son souffle chaud. Je le regarde fixement, mes yeux devenant deux lames de glace.

— Lâche-moi, Viktor.

— Sinon quoi ? Tu vas me licencier ?

— Sinon, je te laisserai mourir dans cette cave la prochaine fois. Tu n'es qu'un chien de garde. Si tu deviens une menace, je t'éliminerai avec la même froideur que ce serveur que je viens de débrancher.

Je me dégage d'un coup sec. Je vois l'étincelle de haine et de fascination s'allumer dans son regard. J'ai gagné ce round, mais j'ai ouvert une boîte de Pandore.

Dans la voiture, sur le chemin du retour, le silence est un gouffre. Viktor conduit d'une main, l'autre pressée contre son épaule ensanglantée. Il refuse toute pitié. Nous sommes deux astres noirs en orbite de collision.

Je rouvre mon ordinateur portable. L'écran est fissuré. Le détournement est stoppé, mais mes propres associés veulent ma tête. L'ordre est un mirage.

— Élise ? dit-il soudain, sa voix plus calme.

— Quoi ?

— Tu as une tache de sang sur la joue.

Je sors un mouchoir en dentelle. Je frotte ma peau avec une force excessive, jusqu'à la douleur. Je ne veux rien de lui sur moi.

— Demain, la purge commence à la Joliette, dis-je en refermant l'ordinateur. Et Viktor... fais-toi soigner. Tu es inutile si tu es affaibli.

Je regarde les premières lueurs de l'aube sur Marseille. Je suis l'architecte de ce nouveau chaos. Mon cœur est un bloc de glace, mais je sens une brûlure sourde dans ma poitrine. Ce n'est pas de l'amour. C'est la reconnaissance d'un prédateur envers un autre.

Le jeu ne fait que commencer. Dans ce monde de crypto-linceuls, il n'y a pas de place pour la vulnérabilité. Seulement pour ceux qui savent transformer leur sang en algorithmes de survie.

Chapitre 4

L'odeur du métal

Le trente-troisième étage du Sky Center était un bocal d'acier et de verre suspendu au-dessus des entrailles de la Joliette. Derrière les parois translucides, Marseille s'étalait comme une carcasse de baleine échouée, striée par les néons blancs des autoroutes et les lumières ambrées des docks. L'air à l'intérieur était filtré, aseptisé, porteur de cette odeur de papier monnaie neuf et de climatisation industrielle qui caractérisait les lieux de pouvoir.

Élise lissa sa robe de soie bleu nuit. Le tissu était une seconde peau, une armure fluide, presque abrasive à force de perfection. Elle ajusta ses manchettes en argent, petits instruments de précision qui semblaient capables de lui trancher les veines au moindre faux mouvement. Elle ne ressentait pas de nervosité. La nervosité était une décharge désordonnée, une fuite d'énergie. Elle gérait une compression diaphragmatique, une tension mécanique dans les cervicales qui l'obligeait à maintenir son menton à un angle exact de quinze degrés.

Le miroir de marbre noir lui renvoya l'image d'une inconnue. Ses yeux étaient deux fentes de mercure. La tache de sang qu'elle avait frottée le matin même avait laissé une zone de peau légèrement plus rosée sur sa pommette droite, un stigmate imperceptible pour quiconque n'aurait pas son obsession de l'asymétrie.

— Madame la Présidente.

La voix était un grognement feutré. Élise ne se retourna pas. Elle identifia le timbre avant même que l'effluve de tabac et de cuir ne l'atteigne. Viktor était là, silhouette massive dévorant la lumière clinique du couloir. Le smoking semblait souffrir sur lui,

le tissu tendu sur ses épaules menaçant de céder à chaque inspiration. Il avait ce regard de loup introduit dans un salon de lecture : une fureur contenue qui faisait vibrer l'air.

Il s'approcha. Le silence entre eux n'était pas une absence de bruit, mais une masse physique, un poids de plusieurs tonnes écrasant les poumons d'Élise. Elle vit dans le reflet le bandage discret qui gonflait sous la manche de sa chemise blanche. Son épaule. La morsure de la cave.

— Les vautours sont en place, dit-il en s'arrêtant à quelques centimètres de son dos. Ils attendent que vous trébuchiez pour se jeter sur les restes du conseil d'administration.

Élise sentit la chaleur irradier du corps de Viktor. C'était une agression thermique. Elle resta immobile, les mains ancrées au rebord froid du lavabo, les jointures blanchies. Ses doigts tressaillirent, un spasme qu'elle réprima en enfonçant ses ongles dans la pierre.

— Personne ne trébuchera, Viktor. Tout est une question de structure. L'empire de mon père est une équation mal posée. Je suis ici pour la résoudre.

— Une équation ne saigne pas, Élise. Eux, si.

Il fit un pas de plus. Elle perçut son souffle dans son cou, une caresse brûlante qui fit se dresser les fins duvets de sa nuque. Son rythme cardiaque s'emballa, un tambourinement sourd qui menaçait de brouiller sa vision. Elle ferma les yeux une seconde, visualisant un tableau Excel, une grille de colonnes immuables, pour reprendre le contrôle de sa physiologie.

— Sortons, ordonna-t-elle.

La salle de réception était un champ de mines. Les hommes en costume sombre et les femmes parées de bijoux semblables à des colliers de barbelés s'arrêtèrent de parler à leur entrée. Le silence se propagea comme une onde de choc. Élise sentit le regard de Moretti, le plus vieux lieutenant du clan, peser sur elle. Moretti, avec ses mains tachées de nicotine et ses yeux qui avaient vu trois guerres de gangs, ne comprenait pas les algorithmes. Il ne jurait que par la force brute et la loyauté de sang.

Viktor ne la quittait pas d'une semelle. Il était son ombre, son garde du corps, son exécuter. Il se tenait si près qu'à chaque pas, le revers de sa veste effleurait son bras. Cette proximité était une provocation délibérée. Elle signifiait aux autres : *Regardez cette alliance contre-nature. La glace et la rage.*

— Souriez, murmura Viktor alors qu'ils s'approchaient du groupe de Moretti. Faites-leur croire que vous avez encore un cœur qui bat.

La mâchoire d'Élise se crispa. Elle ne sourit pas, mais elle inclina la tête avec une courtoisie chirurgicale.

— Monsieur Moretti. Je vois que les nouveaux rapports de solvabilité ne vous ont pas coupé l'appétit.

Le vieil homme eut un rire gras. Ses yeux passèrent d'Élise à Viktor, scrutant la moindre faille dans leur duo.

— La solvabilité est une affaire de chiffres, petite. Mais la rue se fiche des bilans comptables. Elle veut savoir qui tient le fusil quand la lumière s'éteint.

Viktor posa soudainement sa main dans le bas du dos d'Élise. La sensation fut celle d'un fer rouge appliqué sur la soie. Elle faillit sursauter, mais sa formation à l'impassibilité la maintint ancrée au sol. Sa paume était immense, brûlante, et elle pressait son corps vers le sien avec une autorité qui n'avait rien de protocolaire. Elle

sentait la puissance brute sous le velours. C'était une prise de possession publique.

— La lumière ne s'éteindra pas, Moretti, intervint Viktor, la voix basse et menaçante. Parce que je suis celui qui garde l'interrupteur. Et Élise est celle qui a payé la facture.

Le contact était étouffant. Élise sentait la sueur perler entre ses omoplates. L'odeur de Viktor — savon noir et ce relent métallique persistant, celui du sang séché ou du fer des docks — envahissait son espace vital. C'était une odeur de danger qui réveillait en elle des instincts primaires, enterrés sous des années de logique formelle.

Elle se força à respirer par le nez pour ne pas trahir l'oppression. Le monde autour d'elle se dissolvait. Les visages des invités devenaient des masques grotesques, les lumières de la ville n'étaient plus que des pixels morts. Il n'y avait plus que cette main, ce point de contact qui semblait vouloir fusionner leurs deux chairs.

— Vous êtes tendue, Élise, chuchota Viktor alors qu'ils s'éloignaient vers les baies vitrées. On dirait que vous allez vous briser.

— Lâche-moi, dit-elle entre ses dents, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de vapeur.

— Pas encore. Ils nous regardent. Si je m'éloigne, ils verront que vous me détestez. Et s'ils voient ça, ils sauront que l'empire est divisé. Vous voulez garder le contrôle, n'est-ce pas ? Alors jouez le jeu. Soyez mienne le temps d'une coupe de champagne.

Il resserra sa prise, l'attirant encore plus près. Son flanc contre sa hanche. Elle pouvait sentir la dureté de ses muscles préparés au combat. C'était une proximité obscène dans ce cadre de luxe clinique. Elle était la fiscaliste, la pureté de la raison, et lui était la boue, le chaos nécessaire.

Elle tourna la tête vers lui. Leurs visages étaient si proches qu'elle distinguait les

éclats d'or dans ses pupilles sombres. Son cœur battait si fort qu'elle craignait qu'il ne déchire sa robe.

— Tu apprécies cela, n'est-ce pas ? dit-elle, sa voix tremblant de haine et d'une pulsion qu'elle refusait de nommer. Tu aimes me voir perdre pied.

Viktor eut un sourire qui ne toucha pas ses yeux. Le sourire d'un bourreau admirant la résistance de sa proie.

— J'aime voir la glace fondre, Élise. J'aime voir que sous tes codes, il y a un animal qui a peur. Et qui a faim.

Il fit glisser sa main le long de sa colonne vertébrale, un mouvement lent qui déclencha un frisson électrique jusqu'à ses talons. Élise se figea. Sa respiration devint superficielle. La paralysie la gagnait, non pas celle de la terreur, mais celle d'une surcharge sensorielle. Elle était une machine dont les circuits venaient d'être court-circuités par une immersion dans l'eau salée.

Elle regarda au-delà de lui, vers le port. Les grues géantes ressemblaient à des squelettes de dinosaures sous la lune. Elle se souvint du premier chapitre de cette nouvelle vie, du sang sur son trench-coat, du silence de la cave.

— Le champagne est tiède, dit-elle soudain, retrouvant une voix de cristal.

Elle s'écarta de lui d'un mouvement sec. Le froid de l'air climatisé sur son dos, là où sa main brûlait un instant plus tôt, fut une morsure. Elle se sentit soudainement nue.

— Ne recommence jamais ça en public, Viktor.

— Ou quoi ?

Il ne bougeait pas, menace latente et magnifique.

— Ou je te rappellerai que dans mon monde, les chiens qui mordent la main de leur maître finissent à l'abattoir.

Elle se détourna et s'avança vers le centre de la pièce, sa démarche fluide masquant le tremblement de ses jambes. Elle sentait son regard dans son dos, une pression physique constante. Elle croisa un banquier suisse et commença à parler de taux d'intérêt, de structures offshore, de mécanismes de compensation. Les mots sortaient de sa bouche comme des perles de glace, parfaits, froids, logiques.

Mais à l'intérieur, dans la zone d'ombre de son cerveau, l'odeur du métal persistait.

Le gala continua, valse hypocrite au-dessus d'un abîme. Élise signa des alliances invisibles, détruisit des réputations d'un haussement de sourcil. Mais à chaque fois qu'elle croisait le reflet de Viktor dans une vitre, elle voyait la faille dans son armure. Elle n'était plus l'architecte construisant un ordre nouveau. Elle était l'édifice qui se fissurait sous la poussée d'une force tellurique.

Lorsqu'elle quitta la réception, l'air de Marseille était chargé d'humidité saline. Viktor l'attendait près de la voiture noire. Il lui ouvrit la portière sans un mot. Le silence était de nouveau là, épais, suffocant.

Alors qu'il s'apprêtait à démarrer, elle posa sa main sur son bras, juste au-dessus du bandage. Elle appuya, fort, jusqu'à sentir la résistance du muscle et la douleur de la plaie.

— Demain, Viktor, nous irons sur les docks. Je veux voir le métal. Le vrai.

Il la regarda dans le rétroviseur. Leurs yeux se rencontrèrent et, pour la première fois, il n'y eut pas de défi. Juste la reconnaissance mutuelle de deux prédateurs enchaînés

par un pacte d'acier.

— Comme vous voudrez, Madame la Présidente.

La voiture glissa dans la nuit, quittant les tours de verre pour s'enfoncer vers la noirceur des ports, là où les lois de la finance s'effacent devant celles de la gravité. Élise ferma les yeux. Elle sentait le goût du fer sur sa langue. La purge ne faisait que commencer, et elle savait qu'elle devait accepter de devenir elle-même le chaos qu'elle prétendait ordonner. Sa main ne tremblait plus. Elle était devenue aussi froide que le métal qu'elle s'appêtait à dompter.

Chapitre 5

Actifs toxiques

Le bitume de la zone portuaire défilait sous les roues de la Mercedes avec une régularité de métronome. L'obscurité n'était ici jamais totale ; elle était ponctuée par le balayage cyclique des phares de sécurité et le scintillement haché des enseignes de conteneurs, empilés comme des briques de Lego monumentales. À l'intérieur de l'habitacle, l'odeur saturait l'espace : cuir neuf, ozone et le parfum d'Élise — une note de tête de bergamote qui s'évaporait pour laisser place à un sillage de métal froid.

Elle ne regardait pas Viktor. Elle fixait son propre reflet dans la vitre latérale, une silhouette floue découpée dans la soie noire de sa robe de soirée. Elle lissa le tissu sur sa cuisse, un geste machinal, presque chirurgical.

— Vous êtes silencieuse, Madame la Présidente, murmura Viktor.

Sa voix était un râle sourd, une vibration qui semblait voyager par le châssis de la voiture plutôt que par l'air.

— Le silence est un actif sous-évalué, Viktor. Il permet d'entendre les fréquences que les autres ignorent.

Il esquissa un sourire, ou peut-être n'était-ce qu'une ombre projetée par une grue de déchargement. Il accéléra. Le moteur gronda, une bête contenue sous un capot d'acier.

Le premier impact ne ressembla pas à un coup de feu. Ce fut un choc sec, un « clac » sonore, comme une pierre projetée contre un mur. Puis la vitre latérale arrière se mua en une toile d'araignée de givre opaque. Élise ne sursauta pas. Son cerveau, câblé

pour l'analyse des risques, passa instantanément en mode exécution. Elle ne vit pas la peur ; elle identifia une anomalie structurelle dans sa trajectoire.

— Baissez-vous ! rugit Viktor.

Il n'attendit pas qu'elle obéisse. Sa main droite quitta le volant pour s'abattre sur l'épaule d'Élise, la projetant sans ménagement contre le siège. La violence du geste lui coupa le souffle. Elle sentit la dureté de ses jointures, la chaleur animale qui se dégageait de lui, antithèse brutale à la froideur de la climatisation.

Deux autres détonations déchirèrent l'air. Le pare-brise explosa en une pluie de diamants acérés. Le vent s'engouffra dans l'habitacle, chargé de poudre et de sel marin. Viktor braqua violemment. Les pneus hurlèrent sur le bitume gras. Élise, écrasée contre lui, sentait le battement frénétique de son propre cœur, un tambour de guerre qu'elle s'efforçait de faire taire par la seule force de sa volonté.

— Restez en bas, ordonna-t-il.

Il sortit une arme de sa veste, un Glock noir dont la carcasse semblait absorber la faible lumière des docks. Il tira trois fois par l'ouverture béante du pare-brise, sans ralentir, guidant le véhicule de sa seule main gauche avec une précision terrifiante. Les flashes de départ de feu éclairèrent son visage : une mâchoire contractée, des yeux d'un bleu d'acier où ne subsistait aucune trace d'humanité. Juste la fonction. Juste le chaos.

Une silhouette s'effondra près d'une pile de palettes. La Mercedes percuta une poubelle métallique dans un fracas de tôle froissée avant de s'engouffrer dans l'ombre d'un entrepôt désaffecté. Viktor coupa les phares, puis le moteur.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que la fusillade.

Élise se redressa lentement. Une piqûre vive brûlait sa joue. Elle porta la main à son visage et en retira un minuscule éclat de verre. Une goutte de sang perla, rubis solitaire sur sa peau diaphane. Elle l'observa avec une curiosité détachée, comme si ce liquide n'appartenait pas à son corps.

— Vous saignez, dit Viktor.

Il était proche. Trop proche. Son souffle court frappait le cou d'Élise. Il ne l'aidait pas ; il l'étudiait, cherchant la faille, l'effondrement, la larme qui ferait d'elle une proie.

— C'est un dommage collatéral, répondit-elle d'une voix parfaitement stable.

Elle sortit un mouchoir en lin de son sac, tamponna la plaie et rangea le tissu souillé.

— Les coûts de réparation de la voiture seront déduits de votre prime de sécurité.

Viktor laissa échapper un rire bref, un son sec comme un craquement d'os.

— On vient d'essayer de vous transformer en passoire, et vous parlez de comptabilité ?

— Je parle d'ordre, Viktor. Si nous laissons l'émotion dicter nos réactions, nous avons déjà perdu. Quelqu'un a cru que j'étais une variable négligeable. C'est une erreur de calcul qu'il convient de corriger.

Elle ouvrit la portière. Ses escarpins claquèrent sur le sol poussiéreux. L'air était saturé de mazout et de sel. Elle ne se préoccupa pas de savoir si d'autres tireurs étaient à l'affût. Elle savait que si Viktor l'avait laissé sortir, c'est que la zone était temporairement sécurisée. Elle marchait avec une grâce glaciale, sa robe noire traînant dans la poussière.

Viktor la suivit, son arme toujours au poing. Il la dépassa pour lui barrer le passage.

— Vous ne bougez pas d'ici, Élise. Pas tant que je n'ai pas nettoyé le périmètre.

— Le périmètre est déjà souillé, Viktor. Ce qui vient de se passer est une déclaration d'insolvabilité de mes subalternes. Ils pensent que le chaos est une stratégie. Je vais leur prouver que c'est une faillite.

Elle plongea son regard dans le sien. Une lutte de pouvoir silencieuse s'engagea dans la pénombre de l'entrepôt. Elle voyait la fascination dans ses yeux — l'attrance d'un homme qui vit pour le sang envers une femme qui semble ne pas en avoir. Il s'approcha, réduisant l'espace vital jusqu'à ce que sa poitrine effleure la soie de son bustier.

— Vous êtes soit une sainte, soit un monstre, murmura-t-il. Et je n'ai jamais cru aux saints.

Il posa sa main libre sur sa gorge. Son pouce pressa l'artère carotide. Il sentait le pouls, rapide mais régulier. Élise ne recula pas. Elle acceptait la menace, la transformant en un outil de négociation.

— Je suis l'architecte, Viktor. Et vous êtes mon bras armé. Actuellement, votre bras est défaillant puisqu'on a pu m'approcher à moins de cinquante mètres.

Sa pression s'accrut. Une légère douleur irradia dans le cou d'Élise. Elle ferma les yeux un instant, savourant presque la sensation de péril imminent. C'était la seule chose qui lui rappelait qu'elle était en vie : le contact brutal de la réalité sur sa peau.

— Je pourrais vous briser ici même, dit-il. Personne ne le saurait.

— Vous pourriez. Mais vous ne le ferez pas. Parce que sans moi, vous n'êtes qu'un

voyou de plus dans un port en décomposition. Avec moi, vous êtes le bourreau d'un empire. Le pouvoir vous excite plus que le sang, Viktor. Ne mentez pas.

Il lâcha prise brusquement, comme s'il s'était brûlé. Un sourire prédateur étira ses lèvres.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Une purge, dit-elle en lissant son col. Méthodique. Chirurgicale. Je veux que tous ceux qui ont eu connaissance de ce déplacement soient éliminés. Pas de questions, pas de procès. Je veux que les rangs soient élagués jusqu'à ce qu'il ne reste que les racines saines.

— C'est beaucoup de corps pour une seule nuit.

— Considérez cela comme une restructuration d'actifs toxiques. On ne garde pas des dettes irrécouvrables dans son bilan. On les efface.

Elle sortit son téléphone satellite et commença à taper une liste de noms de mémoire. Ses doigts bougeaient avec une agilité de pianiste. Chaque nom était une sentence. Elle rayait des vies avec la même indifférence qu'une ligne dans un tableur Excel.

— Commencez par Moretti, dit-elle sans lever les yeux. Son incompétence est suspecte. Ensuite, les deux chauffeurs de l'escorte qui ont pris du retard. Et enfin, tous ceux qui leur sont affiliés.

Viktor prit le téléphone. Son visage s'éclaira d'une lueur sombre, une joie sauvage qu'il ne cherchait plus à dissimuler.

— Vous me donnez carte blanche ?

— Je vous donne un objectif. La méthode vous appartient. Je ne veux pas voir le sang, Viktor. Je veux seulement constater l'absence de bruit demain matin.

Elle se détourna vers une seconde voiture, une berline grise garée en réserve au fond du bâtiment. Elle s'installa à l'arrière. Elle se sentait vide, une cathédrale de verre après une tempête. L'attaque, la trahison — tout cela n'était que des données.

Viktor s'appuya contre le cadre de la portière, empêchant Élise de la fermer. Il se pencha vers elle, l'odeur de la sueur et de la poudre l'assaillant de nouveau.

— Et si je décide que vous faites aussi partie des actifs toxiques, Élise ?

Elle leva les yeux vers lui. Pour la première fois de la soirée, un léger sourire — une simple ligne froide — apparut sur ses lèvres.

— Alors vous devrez me supprimer. Mais posez-vous la question : qui d'autre vous offrira le monde sur un plateau d'argent tout en vous laissant le plaisir de l'égorger ?

Il la fixa un long moment, puis recula. Il claqua la portière avec une force qui fit vibrer tout le véhicule.

— À demain, Madame la Présidente. Tâchez de ne pas vous liquéfier d'ici là.

Elle regarda Viktor s'éloigner dans l'ombre, sa silhouette se fondant dans la géométrie brutale des docks. Elle savait qu'il allait jouir de chaque seconde de la boucherie qu'elle venait d'ordonner. Elle savait qu'il reviendrait vers elle, couvert de l'odeur des autres, cherchant dans ses yeux une étincelle d'horreur qu'il ne trouverait jamais.

Élise appuya sa tête contre le cuir froid de l'appui-tête. Elle ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, elle ne voyait pas de visages, seulement des chiffres rouges virant au noir. La purge était lancée. La logique reprenait ses droits.

À l'extérieur, le vent se leva, charriant les échos lointains de la ville ignorante du massacre. Élise sentit une étrange chaleur se diffuser dans sa poitrine. Ce n'était pas de la peur. C'était la satisfaction d'une équation enfin équilibrée.

Le moteur de la berline grise s'alluma dans un murmure discret. Le chauffeur engagea la première.

— Où allons-nous, Mademoiselle ?

— À la tour. J'ai des contrats à réviser.

Alors que la voiture quittait l'entrepôt, Élise croisa son propre regard dans le rétroviseur. La coupure sur sa joue avait cessé de saigner. La croûte était déjà là, dure et sombre. Comme elle. Elle était l'architecte de ce chaos ordonné, et ce soir, elle avait appris que le métal n'était pas seulement dans les structures qu'elle construisait, mais aussi dans le vide qu'elle portait en elle.

Elle sortit un petit poudrier d'argent de son sac. Avec un pinceau fin, elle appliqua une couche de correcteur sur la blessure, l'effaçant sous une surface de porcelaine parfaite. Quand elle eut fini, il ne restait plus rien de l'attaque. Plus rien de la vulnérabilité. Elle était redevenue lisse. Intouchable.

Elle rangea le poudrier. Ses mains étaient d'une stabilité absolue.

Derrière elle, dans les profondeurs des docks, le premier cri de la purge monta vers le ciel étoilé, mais Élise n'entendait déjà plus rien. Elle était déjà dans le futur, là où personne ne l'empêcherait de régner.

Elle sortit une tablette, l'écran éclairant son visage d'une lumière bleutée et clinique. Elle commença à lire un rapport sur les fluctuations des marchés.

La vie, la mort, le sang.
Tout n'était que flux de trésorerie.
Et ce soir, le solde était enfin positif.

Chapitre 6

Dissociation

Le silence de mon penthouse n'est pas une absence de bruit, c'est une présence. Une pression atmosphérique calculée au millimètre près par le système de climatisation, qui maintient l'air à une température constante de dix-neuf degrés. C'est le climat idéal pour la conservation des œuvres d'art et la clarté des processus cognitifs. À travers les baies vitrées qui s'étirent du sol au plafond, la Joliette s'étale comme une carte mère dont j'aurais soudé moi-même les circuits. Les lumières de Marseille scintillent avec une irrégularité qui m'irrite ; un chaos de pixels orange et blancs qui refusent de s'aligner.

Je retire mes escarpins. Le contact du marbre contre la plante de mes pieds est un choc électrique nécessaire. Il me ramène à la verticalité. Dans le hall, le miroir fumé me renvoie l'image d'une femme que je reconnais à peine. Le correcteur sur ma joue tient bon, mais sous la couche de cosmétique, je sens la pulsation de la plaie. C'est un rappel d'impureté. Une erreur de calcul dans l'équation de la soirée. Mon éducation n'autorisait pas l'aléa. Mon père disait toujours que l'émotion est un bruit de fond qui parasite le signal. Aujourd'hui, le signal est saturé.

Je marche vers l'îlot de cuisine, un bloc monolithique de pierre noire. Mes mouvements sont mécaniques, précis. Je sers un verre d'eau minérale, sans glace. Le cliquetis du cristal contre le plan de travail résonne dans le vide de l'appartement. C'est à ce moment-là que la dissociation commence. C'est un glissement familier, une sensation de recul, comme si je me retirais au fond d'un bunker à l'intérieur de mon propre crâne. Je regarde ma main tenir le verre. Cette main appartient à l'avocate fiscaliste. Cette main a signé des ordres de liquidation. Cette main a senti le souffle de Viktor sur sa peau.

Viktor.

Le nom seul est une dissonance. Je ferme les yeux et je revois le bureau de mon père, vingt ans plus tôt. L'odeur du cuir de Cordoue et du tabac froid. Il me forçait à rester debout, immobile, pendant qu'il récitait les bilans comptables de la branche logistique. « Si tu cilles, Élise, tu perds un pour cent de ton héritage. L'attention est la monnaie des souverains. » Je n'ai jamais cillé. J'ai appris à transformer mon corps en une colonne d'inertie. Mais ce soir, l'inertie me trahit. Mes doigts tremblent imperceptiblement. Un spasme de fatigue nerveuse. Un défaut de structure.

Je pose le verre. Je dois me dévêtir. La robe est devenue une armature trop étroite, chargée de l'électricité statique des docks. Je me dirige vers la chambre, laissant mes vêtements sur le passage comme les débris d'un naufrage contrôlé. Je ne garde que ma lingerie de dentelle noire et je passe un peignoir de soie lourde, d'un blanc chirurgical.

C'est alors que je le sens.

L'air dans la pièce a changé. La pression n'est plus la même. Le parfum de l'appartement, cette fragrance neutre de thé blanc et de métal, est souillé par une odeur étrangère. Une exhalaison de tabac brun, de cuir tanné et de sel marin. L'odeur du monde extérieur. L'odeur de la corruption.

Je ne me retourne pas immédiatement. Je reste face à la vitre, observant mon reflet superposé aux lumières du port. Il est là, assis dans mon fauteuil Le Corbusier, une structure d'acier qui ne devrait accueillir que mon corps. Il est une tache sombre, un accroc dans la perfection de mon décor.

— Vous avez oublié de verrouiller la porte de service, Élise. Ou peut-être espériez-vous que je l'utilise.

Sa voix est un frottement de papier de verre. Elle n'a rien à faire ici, dans ce sanctuaire. Je sens la soie de mon peignoir frémir contre ma peau.

— La porte de service est reliée à un système biométrique, Viktor. Si vous êtes ici, c'est que vous avez piraté le code de mon père. Un vestige d'une loyauté que je n'ai pas encore auditée.

Je me retourne enfin. Il est tel que je l'ai laissé sur les quais, mais la lumière crue du penthouse révèle des détails que l'ombre masquait. Sa veste de cuir est éraflée à l'épaule. Il y a une trace de sang séché sur son cou, une petite marque sombre qui ressort sur sa peau mate. Il me regarde avec une intensité qui n'est pas de la haine, ni de la luxure, mais quelque chose de plus clinique, de plus dangereux. Une curiosité de prédateur devant une proie qui refuse de s'effondrer.

— Votre père ne croyait pas aux codes, Élise. Il croyait aux hommes. C'est là que votre logique flanche. Vous pensez que le monde est un tableur Excel. Mais les chiffres ne saignent pas. Les hommes, si.

Il se lève. Le mouvement est fluide, animal. Il réduit l'espace entre nous avec une lenteur calculée, chaque pas faisant craquer ses bottes sur le parquet de chêne clair. Je ne recule pas. Reculer, c'est admettre une asymétrie de pouvoir que je ne peux pas me permettre.

— La saignée est un outil de gestion, dis-je d'une voix que je force à rester plate, monocorde. Ce soir, vous avez été mon instrument. Rien de plus. Ne confondez pas l'utilité avec l'intimité.

Il s'arrête à un mètre de moi. Je peux sentir la chaleur qui émane de lui. C'est une chaleur brutale, malpropre, qui s'oppose à la froideur de mon environnement. Il lève une main. Ses doigts sont larges, marqués par des années de violence. Il ne me touche

pas, mais il trace le contour de mon visage dans l'air, à quelques millimètres de ma peau.

— L'instrument a des questions, murmure-t-il. Il a vu la petite avocate de la City ordonner une exécution sans battre des cils. Il a vu la glace dans ses yeux. Et il se demande ce qu'il y a derrière. Est-ce qu'il y a un cœur, ou juste un vide encore plus froid que le reste ?

— Il y a des résultats, Viktor. Rien d'autre ne compte.

Il rit. C'est un son rauque, sans joie. Il fait un pas de plus. L'espace entre nous a disparu. Je suis envahie par son odeur, par sa présence physique qui semble absorber toute la lumière de la pièce. Il pose sa main sur le revers de mon peignoir, là où le tissu blanc rencontre la peau de ma clavicule. Le contraste entre le cuir noir de ses gants — qu'il n'a pas retirés — et la pureté de mon vêtement est d'une violence esthétique insupportable.

— Vous tremblez, Élise.

— C'est une réaction physiologique au froid.

— Il fait vingt degrés ici. Vous tremblez parce que vous réalisez que votre empire de papier ne vous protège pas de moi. Vous avez ouvert la cage pour que je fasse le sale boulot, et maintenant vous avez peur que je ne veuille plus y retourner.

Il resserre sa prise sur la soie, m'attirant lentement vers lui. Je sens la tension qui se propage dans mes muscles. Ma dissociation s'effrite. Le bunker se fissure. Je ne suis plus la spectatrice de ma propre vie ; je suis ici, dans cette chambre, avec cet homme qui représente tout ce que j'ai passé ma vie à essayer d'éliminer : le chaos, l'impulsion, l'émotion brute.

— Vous ne me faites pas peur, Viktor. Vous m'exaspérez. Vous êtes une variable instable dans un plan qui nécessite de la précision.

— Alors supprimez-moi, dit-il en se penchant vers mon oreille. Supprimez la variable. Vous en avez le pouvoir, non ? Un mot à l'équipe de sécurité, un transfert de fonds pour un contrat extérieur...

Sa voix descend d'un octave. Son souffle est une brûlure contre mon cou.

— Mais vous ne le ferez pas. Parce que vous avez besoin de cette instabilité. Vous avez besoin de sentir que quelque chose en ce monde ne répond pas à vos algorithmes. Vous avez besoin de sentir que vous êtes encore vivante.

Il lâche le tissu et, d'un mouvement vif, saisit mon menton, m'obligeant à le regarder dans les yeux. Et c'est là, dans ce contact forcé, que je la vois. La faille.

Pendant une fraction de seconde, l'assurance de Viktor vacille. Ses pupilles se dilatent, non pas de désir, mais d'une sorte d'effroi fasciné. Il me regarde comme si j'étais un abîme dans lequel il avait peur de tomber. Sa main, si ferme l'instant d'avant, a un tressaillement. Il ne s'attendait pas à ce que je le regarde ainsi. Il s'attendait à de la peur, à de la soumission, ou même à de la colère. Il ne s'attendait pas à ce que je le voie, lui. Pas le lieutenant, pas le tueur, mais l'homme qui craint de devenir inutile dans un monde qui se digitalise.

Le pouvoir change de camp. Ce n'est plus lui qui me domine physiquement ; c'est moi qui le possède psychologiquement. Je vois son besoin de reconnaissance, son besoin d'être autre chose qu'un outil. Il est venu ici pour me briser, pour reprendre l'ascendant après avoir obéi à mes ordres, mais il se retrouve piégé par sa propre fascination.

Je lève ma main et je pose mes doigts sur son poignet, juste au-dessus du cuir de son

gant. Je sens son pouls. Il est rapide. Désordonné.

— Vous parlez de vide, Viktor, mais vous êtes celui qui a peur du silence. Vous faites du bruit avec votre violence parce que vous craignez que, si vous vous arrêtez, vous ne soyez plus rien. Vous n’êtes pas un prédateur. Vous êtes un vestige.

Il contracte la mâchoire. La fissure se referme, mais le mal est fait. Je l’ai vu.

— Un vestige qui peut encore vous briser le cou, siffle-t-il.

— Mais vous ne le ferez pas. Parce que vous êtes curieux. Vous voulez savoir jusqu’où je peux aller. Vous voulez voir si je vais devenir comme mon père, ou si je vais devenir quelque chose de bien pire.

Je me dégage de sa prise avec une lenteur insultante. Je fais quelques pas vers le centre de la pièce, reprenant possession de mon espace. La soie de mon peignoir ondule autour de mes jambes. Je me sens soudainement d’une clarté absolue. La dissociation n’est plus un refuge, c’est une arme. Je peux me séparer de la peur, de la morale, de la fatigue. Je ne suis plus qu’une volonté pure.

— La purge de ce soir n’était que le premier audit, Viktor. Il y en aura d’autres. Et vous serez là pour les exécuter. Non pas parce que vous y êtes obligé, mais parce que vous ne pouvez plus vous passer de la façon dont je vous utilise.

Il me fixe, immobile au milieu de ma chambre immaculée. Il ressemble à un démon égaré dans un paradis clinique. L’asymétrie est totale, mais elle s’est inversée. Il est l’esclave de son obsession naissante, et je suis l’architecte de sa dépendance.

— Vous êtes une créature sans âme, Élise.

— L’âme est un passif dans un bilan comptable. Elle coûte cher et ne rapporte rien.

Il s'approche à nouveau, mais cette fois, il n'y a plus de menace de violence immédiate. Il y a une tension différente, une attraction gravitationnelle que nous subissons tous les deux. Il tend la main et retire lentement son gant. Sa peau nue est chaude, rude. Il pose ses doigts sur ma joue, à l'endroit exact où j'ai caché la blessure sous le maquillage.

Je devrais le repousser. Je devrais appeler la sécurité. Mais je reste immobile. Le contact de sa peau contre la mienne est une intrusion que j'autorise, un test de ma propre résistance. Il frotte doucement, effaçant le correcteur, révélant la marque sombre, la trace de l'échec de la veille.

— C'est la seule chose réelle chez vous, murmure-t-il. Cette petite marque de faiblesse.

— Ce n'est pas une faiblesse. C'est un coût opérationnel.

Il penche son visage vers le mien. Ses lèvres ne touchent pas les miennes, elles effleurent la plaie sur ma joue. C'est un geste d'une intimité terrifiante, plus violent qu'un coup. Je sens le souffle de sa respiration entrer dans mes pores. Mon cœur, cette pompe mécanique que je croyais sous contrôle, rate une pulsation.

— Je vais vous apprendre ce que c'est que d'avoir mal, Élise. Pas dans vos chiffres. Dans votre chair.

— Vous pouvez essayer, Viktor. Mais n'oubliez pas que pour me faire mal, vous devrez d'abord me toucher. Et chaque fois que vous me touchez, vous me donnez un peu plus de vous-même.

Il recule d'un coup, comme s'il s'était brûlé. Ses yeux brûlent d'une rage impuissante. Il remet son gant, un geste qui ressemble à un guerrier qui reprend son armure.

— On verra combien de temps votre logique tient quand Marseille sera en feu.

— Marseille ne brûlera pas. Elle sera restructurée. Et vous serez mon chef de chantier.

Il se dirige vers la sortie, sa silhouette se découpant une dernière fois contre la clarté de la ville. Il ne dit plus rien. Il sait que j'ai gagné ce round, non pas par la force, mais par l'absence de peur.

Quand la porte se referme derrière lui avec un clic métallique définitif, je ne m'effondre pas. Je ne respire pas un grand coup pour évacuer la tension. Je retourne vers la baie vitrée. Je regarde ma main. Elle est parfaitement stable.

La dissociation est complète.

Je retourne à mon bureau. J'ouvre mon ordinateur portable. La lumière bleutée de l'écran remplace la chaleur résiduelle de la présence de Viktor. Je commence à taper. Des noms. Des chiffres. Des dates. La liste des actifs à liquider s'allonge.

Le sang de la Joliette n'est plus qu'une ligne de crédit dans mon grand livre. Et Viktor est une dette que je compte bien recouvrer, avec les intérêts.

Je sens la plaie sur ma joue picoter. C'est une sensation agréable. C'est la preuve que la structure tient bon. Le métal est froid. La soie est douce. Et le pouvoir est une équation dont je suis la seule à posséder la solution.

La nuit continue de s'étirer sur Marseille, mais ici, dans cette tour d'acier, le soleil ne se couche jamais sur mon ambition. Je suis Élise, et ce soir, j'ai appris que même le chaos peut être domestiqué par la bonne dose de froideur.

Je ferme l'ordinateur. Le silence revient, pur, clinique, absolu.
Exactement comme il doit l'être.

Chapitre 7

Saisie conservatoire

Le trajet entre les vitrages réfléchissants de la Joliette et l'asphalte dévoré par le sel des bassins Est s'étira comme une suture mal faite sur le visage de la ville. C'était une transition brutale : on quittait l'immatériel des flux financiers pour la lourdeur organique de la marchandise. Dans l'habitacle de la berline blindée, l'air conditionné diffusait un parfum de cuir neuf et de neutralité feutrée, mais l'odeur de Viktor parvenait à saturer l'espace. Un mélange de tabac froid et de métal indéfinissable. Il ne conduisait pas, il dominait la machine. Ses mains gantées de cuir fin serraient le volant avec une décontraction qui masquait la tension d'un ressort prêt à rompre. Élise gardait les yeux fixés sur sa tablette. Les graphiques de trésorerie oscillaient au rythme des nids-de-poule, mais les chiffres perdaient leur sens. Ils n'étaient plus que des lignes de code dérisoires face à l'imminence de la matière.

Le hangar 14 n'était qu'une verrue de tôle ondulée et de béton poreux, une carcasse industrielle oubliée par l'urbanisme, là où la terre ferme semble se dissoudre dans les eaux troubles du port. Le moteur s'éteignit. Le silence qui suivit fut immédiat, lourd, seulement perturbé par le cliquetis du métal qui refroidissait. Viktor se tourna vers elle. Son visage était sculpté par les ombres portées des lampadaires jaunâtres qui grésillaient au loin. Ses yeux n'étaient pas des fenêtres, mais des miroirs sans tain. Elle n'y voyait que son propre reflet, pâle, figé dans une détermination chirurgicale.

— Ce n'est pas un audit, Élise, murmura-t-il.

Sa voix frotta contre le silence comme du papier de verre.

— On ne vérifie pas les inventaires avec un stylo Montblanc ici. On vérifie si les gens

ont encore assez de souffle pour mentir.

— La saisie conservatoire est une procédure standard, rétorqua-t-elle, les doigts crispés sur le bord de sa tablette. Si ces actifs ont été détournés du bilan de mon père, ils reviennent à la holding. C'est une simple régularisation d'écriture.

Viktor laissa échapper un rire bref. Un son sec qui s'arrêta bien avant ses yeux. Il sortit, contourna le capot et lui ouvrit la portière. L'air marin, chargé d'iode et de fioul, s'engouffra dans l'habitacle. Élise posa un escarpin sur le sol jonché de graviers et de bris de verre. Elle sentit la précarité de son équilibre. Son tailleur de laine anthracite, cette armure de bureau si coûteuse, paraissait soudainement ridicule face à la silhouette massive des grues qui découpaient l'horizon comme des squelettes de géants.

Trois hommes attendaient près de l'entrée latérale. Des silhouettes effacées, fondues dans le crépi gris. Ils ne la regardèrent pas comme une supérieure, mais comme une anomalie. Un corps étranger introduit dans un système qui ne reconnaissait que la force d'impact. Viktor fit un signe de tête. L'un des hommes utilisa une pince monseigneur pour sectionner le cadenas. Le craquement métallique résonna dans le vide du port comme un coup de feu.

L'intérieur du hangar était une cathédrale de rouille. L'obscurité y était épaisse, presque solide, percée par les faisceaux étroits des lampes tactiques. L'odeur changea instantanément : poussière ancienne, graisse de moteur et quelque chose de rance qui fit se contracter l'estomac d'Élise. Des caisses en bois marquées de sigles internationaux étaient empilées jusqu'au plafond. Des millions d'euros de matériel électronique évaporés des comptes pour réapparaître ici, dans cette zone grise du droit.

— Voilà votre actif, dit Viktor en désignant les piles d'un geste large. Tout ce qui manque à vos colonnes de chiffres est là. Mais le problème avec la matière, c'est

qu'elle a des propriétaires qui ne lisent pas les contrats.

Un froissement de tissu contre du métal provint du fond du hangar. Les ombres s'agitèrent derrière une rangée de conteneurs. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une explosion. Les hommes de Viktor se déployèrent avec une fluidité de prédateurs. Élise sentit son cœur cogner contre ses côtes. Un rythme irrégulier, rapide. Une alarme interne qu'elle ne parvenait plus à faire taire par la logique. Ses mains tremblaient. Imperceptiblement, mais la faille était là.

Soudain, le chaos. Un cri, une détonation sourde, le fracas d'une caisse qui s'effondre. Des silhouettes surgirent des recoins, armées de barres de fer et de pistolets de bas étage. Ce n'était pas une bataille ordonnée, c'était une mêlée brutale, un affrontement de chair contre chair. Viktor fut sur eux en un instant. Son corps était une arme de précision. Il ne frappait pas pour neutraliser, il frappait pour briser la structure osseuse, chaque coup porté avec une économie de mouvement terrifiante.

Élise se retrouva acculée contre un conteneur froid. Le métal strié lui griffait le dos à travers sa veste. Elle regardait la scène avec une dissociation totale, comme un enregistrement passé en accéléré. Un homme se dirigea vers elle, un couteau de manutention à la main. Ses yeux étaient injectés de sang et de panique. Son cerveau, d'ordinaire si prompt à calculer les risques, se figea.

— Élise !

La voix de Viktor tonna, couvrant le bruit des impacts. Il était à l'autre bout de l'allée centrale, retenu par deux assaillants. D'un mouvement fluide, presque gracieux dans sa brutalité, il dégaina une arme et la lança vers elle. Le pistolet décrivit une parabole sombre avant de glisser sur le béton poussiéreux. Il s'arrêta à quelques centimètres de ses pieds.

— Prends-le ! hurla-t-il.

Le métal du Glock 17 était d'un noir mat, une absence de lumière qui semblait aspirer toute la chaleur de la pièce. Élise baissa les yeux. Pour elle, une arme n'avait jamais été qu'une ligne budgétaire. Elle se pencha. Ses doigts effleurèrent le polymère. La texture était granuleuse, technique, conçue pour ne pas glisser quand la peau est couverte de sueur. Ou de sang.

L'homme au couteau n'était plus qu'à deux pas. Il sentait la sueur acide. Élise saisit l'arme. Elle était plus lourde qu'elle ne l'avait imaginé, un poids qui tirait sur ses tendons. Son index se posa instinctivement sur le pontet, puis glissa vers la queue de détente. Elle leva le bras. Ses deux mains se rejoignirent sur la crosse comme pour une prière profane.

— Tirez, Élise, ordonna la voix de Viktor.

Il était là, tout près. Une ombre protectrice et prédatrice.

— N'y réfléchissez pas comme à une équation. C'est une saisie.

Elle pressa la détente. Le mur de résistance céda sous son doigt.

L'explosion fut totale. Ce ne fut pas seulement un bruit, ce fut un choc qui remonta le long de ses bras, secouant ses épaules, faisant claquer ses dents. La flamme de départ illumina le hangar pendant une microseconde, gravant l'image de l'assaillant projeté en arrière par l'impact du 9mm.

Le silence qui suivit fut assourdissant. L'odeur de la poudre brûlée — soufre et métal calciné — enveloppa Élise. Ses oreilles sifflaient. Elle regardait l'arme dans sa main. Elle fumait encore. Le chien était en arrière, prêt pour le coup suivant.

Et c'est là que cela arriva.

Une poussée d'adrénaline, si violente qu'elle en devint nauséuse, déferla dans ses veines. Ce n'était pas de la peur. C'était une chaleur sauvage, une décharge électrique partant de sa colonne vertébrale pour irradier jusqu'à ses extrémités. Ses pupilles se dilatèrent. Ses sens s'aiguïsèrent jusqu'à l'insupportable. Elle voyait chaque grain de poussière danser dans la lumière, elle entendait le goutte-à-goutte d'un tuyau percé au loin, elle sentait la soie de sa chemise contre sa peau comme une brûlure.

Elle essaya de rationaliser. Réaction biochimique. Cortisol. Mais son esprit ne parvenait pas à étiqueter la sensation de puissance qui l'accompagnait. La structure de sa logique ne suffisait plus à contenir l'expérience. Elle n'était plus l'avocate calculant des intérêts ; elle était la force qui imposait le paiement.

Viktor s'approcha lentement. Il ne chercha pas à lui reprendre l'arme. Il resta à distance, observant son visage avec une fascination cruelle. Il voyait le tremblement de ses mains, non plus de peur, mais sous le poids de l'énergie cinétique. Il voyait cette étincelle sauvage dans ses yeux clairs.

— Vous sentez ça ? murmura-t-il. Ce n'est pas dans le code civil, Élise. C'est le prix de la réalité.

Elle tourna son visage vers lui. Sa peau était livide, mais ses joues étaient marquées de deux taches rouges de fièvre. Elle ne baissa pas l'arme. Le canon visait toujours l'homme qui gémissait au sol, une flaque sombre s'étendant lentement sur le béton. Un passif irrécupérable.

— La saisie est effectuée, dit-elle.

Sa voix était blanche, mais portée par une vibration nouvelle.

— Sécurisez le périmètre. Appelez les équipes de transport. Je veux que cet

inventaire soit dans nos entrepôts avant l'aube.

— Et lui ? demanda Viktor en désignant le blessé.

Élise regarda l'homme. Elle ne ressentait aucune pitié. Elle voyait un obstacle écarté, une variable ajustée. Sa dissociation avait changé de nature. Ce n'était plus un bouclier, c'était un scalpel.

— C'est un coût opérationnel, Viktor. Traitez-le comme tel.

Elle lui tendit l'arme, la crosse en avant. Quand leurs doigts se frôlèrent, une décharge statique claqua. Viktor saisit le pistolet, mais ne rompit pas le contact. Sa main, chaude et calleuse, enveloppa la sienne, emprisonnant ses doigts froids contre le polymère encore tiède.

— Vous commencez à comprendre. La glace ne protège pas. Elle ne fait que retarder la fonte. Et quand vous fondrez, vous serez un torrent qui emportera tout.

Elle retira sa main avec une lenteur calculée. Elle se détourna et marcha vers la sortie, ses escarpins claquant avec une régularité de métronome sur le béton. Elle ne regarda pas en arrière.

Dehors, l'air froid de la nuit marseillaise la frappa de plein fouet. Elle s'appuya contre la berline, ses jambes manquant soudainement de force. Elle regarda ses mains. Elles étaient couvertes d'une fine pellicule de résidus de poudre. Une poussière grise, invisible, qui marquait son initiation.

Elle ferma les yeux, cherchant la paix de ses fichiers Excel, la clarté de ses structures juridiques. Mais derrière ses paupières, elle voyait encore la flamme. Elle sentait encore le recul dans ses os. Quelque chose venait de s'éveiller. Une soif qu'aucun dividende ne pourrait jamais éteindre.

Le chaos n'était plus une menace extérieure. Il s'était insinué dans les interstices de sa logique comme un poison délicieux. Elle comprit alors que Viktor ne l'avait pas brisée pour la voir souffrir. Il l'avait brisée pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur.

Et ce qu'il y avait à l'intérieur était une prédatrice qui n'attendait qu'une excuse pour cesser de compter et commencer à régner.

Elle monta dans la voiture, s'enfonçant dans le cuir sombre. Elle attendit que Viktor revienne. Il savourait sa victoire. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'en lui apprenant à tenir une arme, il lui avait donné le moyen de l'éliminer le jour où il deviendrait une dette toxique.

La berline s'ébranla, remontant vers les tours de verre. Marseille semblait soudainement plus petite, plus gérable. Élise posa sa tête contre la vitre froide. Son cœur avait enfin ralenti. Mais la chaleur dans ses veines persistait.

Elle sortit un mouchoir de soie et essuya ses mains. Le tissu blanc se tacha de gris. Elle regarda la marque de la violence sur la soie précieuse et, pour la première fois, elle esquissa un sourire. Un sourire sans joie, purement analytique.

La restructuration du clan ne se ferait pas seulement par les chiffres. Elle se ferait par le feu. Et elle serait celle qui tiendrait l'allumette.

Viktor l'observait dans le rétroviseur. Le silence entre eux n'était plus une absence de son, c'était un champ de mines. Le pouvoir venait de changer de mains. Non pas parce qu'elle avait tiré, mais parce qu'elle n'avait pas regretté de l'avoir fait.

Arrivée au pied de sa tour, elle monta directement à son bureau. Tout y était propre. Tout y était sous contrôle. Elle s'assit, ouvrit le fichier de la holding et chercha la ligne de crédit correspondant aux frais de sécurité. Elle l'effaça. À la place, elle créa

un nouveau poste budgétaire qu'elle nomma simplement : Force Majeure.

Puis elle posa ses mains à plat sur le bureau en verre. Elles étaient parfaitement stables.

La dissociation était complète.

Mais le feu était là, juste sous la surface.

Chapitre 8

Contrat de sang

Le silence de mon bureau, au quarantième étage, possède la texture de l'azote liquide. Il brûle à force de froideur. Sous mes doigts, le clavier en aluminium brossé est la seule ancre qui me rattache encore à la réalité chiffrée, loin du chaos de la nuit et de cette odeur de poudre qui imprègne mes pores malgré l'usage obsessionnel du savon chirurgical. Sur mon écran panoramique, les courbes de rendement oscillent, indifférentes aux cadavres que l'on s'apprête à lester dans les calanques. Le marché ne dort jamais ; le sang, lui, finit toujours par coaguler.

Mes mains sont stables. C'est ma plus grande fierté, ou peut-être ma pathologie la plus profonde. Mon père appelait cela la « clarté du cristal ». Je ne ressens pas la peur ; je traite la donnée. Et la donnée actuelle est une anomalie thermique qui se tient dans l'embrasure de la porte.

Je n'ai pas besoin de me retourner. L'air se densifie, chargé d'une électricité statique qui fait grésiller les fils de ma conscience. Viktor. Il ne frappe jamais. Il s'insinue. Il est une faille dans mon système de sécurité, un virus organique que je n'ai pas encore réussi à mettre en quarantaine. Son souffle est régulier, trop lent pour un homme qui vient de voir une avocate fiscaliste abattre un traître dans un hangar désaffecté.

— Le dossier est sur votre bureau, Élise.

Sa voix est un froissement de vieux cuir, un son qui racle le fond de ma gorge. Il n'utilise jamais mon titre. Il cherche l'instant où la glace se fendra pour laisser apparaître la chair. Il attend en vain.

Je fais pivoter mon fauteuil. Le mouvement est fluide, mécanique. Viktor est là, appuyé contre le montant, une silhouette massive qui dévore la lumière des néons. Il porte encore sa veste sombre, marquée par le sel de mer et la crasse des docks. Il est l'entropie dans mon sanctuaire de verre. Ses yeux, d'un gris d'orage, me fixent avec une intensité qui ferait baisser le regard à n'importe quel juge de la City. Je ne cille pas.

— Vous êtes en retard de douze minutes sur le protocole de débriefing, dis-je. La ponctualité est la seule politesse des mercenaires, Viktor.

Il esquisse un sourire qui ne ressemble en rien à de la joie. C'est une cicatrice qui se rouvre. Il s'approche, ses pas étouffés par la moquette épaisse, et jette une chemise cartonnée sur le plateau en verre. Le choc résonne comme un coup de feu dans la pièce vide.

— On ne parle pas de ponctualité quand on a le diable aux trousses, murmure-t-il en s'asseyant sans y être invité. On parle de survie.

Je prends le document. Le papier est de mauvaise qualité, imprégné d'une odeur de tabac froid. Mes yeux parcourent les lignes avec la vitesse d'un scanner. Noms, dates, montants. Ce n'est pas un rapport d'activité. C'est une généalogie de la ruine.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ma condamnation à mort. Et par extension, la vôtre.

Je lève les yeux vers lui. Il s'est enfoncé dans le cuir du fauteuil, les jambes écartées, une posture de prédateur au repos mais dont chaque muscle est une corde de piano sous tension. Sa main droite — celle qui a guidé la mienne pour presser la détente — tremble imperceptiblement. Un détail que personne d'autre n'aurait remarqué. Mais je ne suis pas n'importe qui. Je suis l'auditrice de son âme.

— Expliquez-vous. Le jargon de la rue ne m'intéresse pas. Donnez-moi les chiffres.

— Quinze millions, Élise. Contractés il y a dix ans auprès du Cercle des Phocéens. Une dette de sang rachetée par un fonds vautour basé aux Caïmans. Ils ne veulent pas de l'argent. Ils veulent le contrôle total des flux sur le terminal 4.

Je sens un pic de froid dans ma poitrine. Le terminal 4 est le pivot de ma restructuration. Si ce point de chute tombe, l'empire de mon père s'effondre. Je regarde à nouveau le document. C'est un contrat d'asservissement déguisé en prêt usuraire. La signature au bas de la page est brouillonne, violente. C'est celle de Viktor.

— Vous avez mis l'organisation en péril pour une ardoise personnelle, dis-je, ma voix n'étant plus qu'un fil de rasoir. Vous êtes un actif toxique, Viktor. Une créance qu'on liquide pour sauver le reste du bilan.

Il se penche en avant, brisant ma zone de confort. L'odeur de son corps — sueur froide et instinct sauvage — envahit mes sinus.

— Alors liquide-moi, Élise. Tire une deuxième fois. Tu as aimé ça, non ? Sentir le recul, voir la lumière s'éteindre. C'est plus excitant que de remplir des cases Excel.

Sa provocation est une tentative grossière de reprendre l'ascendant. Il pense que je suis émue. Il ne comprend pas que pour moi, la violence n'est qu'une autre forme de comptabilité. Une soustraction nécessaire.

Je me lève lentement. Je contourne mon bureau, mes talons marquant chaque seconde d'une sentence imminente. Je m'arrête à quelques centimètres de lui. Il est plus large, une masse de cicatrices, mais je suis celle qui détient le capital.

— Vous me sous-estimez. Vous pensez que je vais vous sauver par loyauté ou, pire, par émotion. Mon éducation m'a immunisée contre ces scories.

Je pose une main sur son épaule. Le cuir de sa veste est froid, mais la chaleur qui s'en dégage est oppressante. Je sens son muscle se contracter. Il ne s'attendait pas à ce contact. Dans le reflet des vitres sombres, nous ressemblons à une installation d'art : la pureté de ma robe en soie blanche contre la noirceur de son armure.

— Je ne vais pas vous liquider, repris-je. Ce serait un gaspillage de ressources. Votre dette... je viens de la racheter.

Il fronce les sourcils, la confusion remplaçant l'arrogance.

— De quoi tu parles ? Le rachat de créances de ce type prend des semaines...

— Pas quand on possède les codes Swift des banques de transit et qu'on maîtrise les clauses de défaut croisé. Pendant que vous parliez de survie, j'ai validé un virement via une société-écran à Singapour. La dette est éteinte pour le Cercle.

Un silence de plomb retombe sur la pièce. Le visage de Viktor se décompose. Ce n'est pas de la gratitude. C'est de l'horreur. Il comprend enfin le piège.

— Tu... tu as payé ?

— Non, Viktor. J'ai investi. La dette n'a pas disparu, elle a juste changé de propriétaire. Vous ne devez plus rien aux Phocéens. Vous me devez tout, à moi. À titre personnel.

Je retourne à mon bureau et sors un document que j'avais préparé en prévision de sa défaillance. Je savais qu'il avait une faille. Je la tiens enfin entre mes mains.

— Signez ici, dis-je en lui tendant un stylo plume en or. C'est un acte de cession. Vos parts dans la sécurité, vos propriétés à Endoume, et surtout... votre autonomie. Vous devenez un employé de ma holding privée. Sans salaire. Sans droit de retrait. Vous êtes ma propriété contractuelle pour les vingt prochaines années.

Viktor se lève d'un bond. Sa chaise bascule et s'écrase au sol. Il est à un cheveu de me broyer la gorge. Je le vois dans la dilatation de ses pupilles, dans le tressaillement de sa mâchoire. C'est l'instant critique. Le moment où le pouvoir bascule.

— Tu crois que je vais devenir ton chien ? Ton petit soldat de papier ?

— Vous l'êtes déjà. La seule différence, c'est qu'à partir de maintenant, votre laisse est en or et c'est moi qui la tiens. Si vous refusez, je dénonce la transaction. Le virement sera rappelé pour fraude. Et demain matin, les Phocéens viendront vous chercher. Ils ne seront pas aussi... cliniques que moi.

Il s'approche de moi, le souffle court. Il pose ses mains sur mon bureau, se penchant tellement que je peux voir les petites veines rouges dans le blanc de ses yeux. Il exhale une fureur pure.

— Tu joues avec le feu, Élise. Tu crois que tu peux tout mettre en boîte, tout étiqueter. Mais je ne suis pas un chiffre. Je suis le monstre que ton père a créé pour te protéger. Et les monstres finissent toujours par dévorer leur maître.

— Mon père est mort, Viktor. Ses méthodes avec lui. Je ne cherche pas un protecteur, mais un outil de précision. Signez. Ou disparaissez.

Il fixe le stylo comme s'il s'agissait d'un poignard. Le temps se distord. J'entends le bourdonnement des serveurs, le cri lointain d'un goéland. Je suis un bloc de glace. Il est une fournaise.

Finalement, il s'empare du stylo. Il signe avec une telle force que la pointe déchire presque le papier vélin. C'est un acte de soumission d'une violence inouïe. Il rejette l'objet sur le bureau. L'or tinte contre le verre.

— C'est fait, crache-t-il. Tu m'as mis en cage. Contenté ?

Je range le document dans mon coffre-fort mural. Le déclic du verrou est le son de ma victoire.

— Le contentement est une émotion inutile. Je suis simplement satisfaite de la régularisation de ce dossier. Maintenant, allez vous laver. Vous empestez l'échec.

Il reste immobile, les poings serrés. Il me regarde comme s'il me voyait pour la première fois. Il cherche la fissure, l'ombre d'un remords, une étincelle de pitié. Il ne trouve rien d'autre que le reflet froid de mon écran de veille. Il se détourne et marche vers la sortie. Arrivé au seuil, il s'arrête.

— Tu penses avoir gagné. Mais en m'achetant, tu as fait entrer le loup dans ta chambre. Tu ne dormiras plus jamais tranquille. Parce que chaque nuit, tu te demanderas si j'ai signé par nécessité... ou pour être assez près de toi pour sentir ton cœur s'arrêter.

Il sort sans fermer la porte.

Je reste seule dans l'immensité de mon bureau. La nuit marseillaise s'étire au-delà des vitres, une mer d'ombres vacillantes. Je m'assieds. Mes mains sont toujours stables. Pourtant, sous la soie de ma robe, ma peau brûle. Là où mon doigt a touché son épaule, il reste une chaleur résiduelle que ma logique ne parvient pas à dissiper. C'est un bruit parasite dans mon système.

J'ouvre mon fichier « Force Majeure ». Je crée une nouvelle sous-section.

Actif : Viktor. État : Sécurisé. Risque : Systémique.

Je regarde le curseur clignoter. Noir, blanc, noir, blanc. Un rythme cardiaque binaire. La cage est fermée, mais nous sommes tous les deux à l'intérieur. Et dans l'obscurité de ce rachat stratégique, je commence à comprendre que ce n'est pas lui que j'ai voulu sauver. C'est ma propre solitude que j'ai voulu armer.

Je quitte le bureau. Dans l'ascenseur, je croise mon reflet dans le miroir. Mes yeux sont deux abîmes de calcul. Je ne souris pas. Le pouvoir ne sourit pas. Il se contente d'exister, tranchant comme un scalpel. Le terminal 4 est à moi. Viktor est à moi. Marseille est un échiquier dont je viens de changer les règles. Et si le chaos doit frapper à ma porte, il trouvera une femme qui a appris à transformer le sang en dividende.

En sortant dans l'air iodé du port, je sens le vent me cingler le visage. C'est une sensation délicieuse. Pour la première fois, je ne cherche pas à l'analyser. Je me contente de le laisser passer. La restructuration a commencé. Rien, pas même le monstre que je viens d'enchaîner à mon destin, ne pourra m'empêcher de régner sur ce désastre.

Chapitre 9

L'Iode et l'Acier

Le *Perséphone* fendait la houle de minuit avec une régularité de métronome, sa coque en fibre de carbone découpant l'obscurité de la rade de Marseille. À bord, l'air était saturé d'un alliage écœurant : l'iode brutale de la Méditerranée, le sillage gazeux des moteurs MTU et l'effluve trop sucré d'un tabac de luxe. Je me tenais sur le pont supérieur, les talons ancrés dans le teck verni, observant les lumières de la Joliette qui s'éloignaient comme les résidus d'une combustion lente.

Ma robe en soie charbon glissait sur ma peau, une caresse glaciale contrastant avec la moiteur poisseuse de la nuit. Derrière moi, le silence n'était pas un vide, mais une masse solide. Viktor. Je ne l'entendais pas respirer, mais je percevais le déplacement des molécules d'air autour de lui, la perturbation thermique qu'engendrait sa stature de prédateur au repos. Il était l'acier que j'avais affûté dans l'ombre de mon bureau, une lame dont j'avais moi-même éprouvé le tranchant.

— Moretti vous attend dans le salon principal, murmura-t-il.

Sa voix était un râle de gravier, dépourvu de la moindre déférence.

— Son orgueil est encore intact. Pour l'instant.

Je ne me retournai pas. Mon regard demeurait fixé sur l'horizon, là où la mer et le ciel se confondaient dans un noir de jais.

— L'orgueil est une variable ajustable, Viktor. C'est un passif qui grève la lucidité. Je vais le liquider.

Je descendis l'escalier vers le salon de réception. L'espace était une cage de verre et d'aluminium brossé, un aquarium pour requins de la finance et bandits de haute volée. Marco Moretti était affalé dans un fauteuil en cuir blanc, un verre de Lagavulin à la main. Il incarnait tout ce que mon père vénérât : la force brute dissimulée sous des costumes de chez Caraceni, une autorité bâtie sur la terreur et le sang. Mais Moretti oubliait une règle fondamentale de la thermodynamique : rien ne se perd, tout se transforme, surtout les dettes.

En entrant, je subis le poids de son regard. C'était une inspection tactile, invasive, qui cherchait la faille dans ma cuirasse de soie. Je m'assis en face de lui, sans attendre d'invitation, le dos parfaitement droit. Viktor resta dans l'embrasement de la porte, une ombre monumentale encadrant la scène, les bras croisés sur sa poitrine massive. Sa présence était un rappel silencieux de la force cinétique prête à être libérée au moindre de mes signaux.

— Élise, commença Moretti d'une voix mielleuse qui ne parvenait pas à masquer l'irritation. Ta venue est une surprise. Je pensais que tu étais trop occupée à compter les trombones à la City pour te soucier des affaires sérieuses de ton père.

Je posai mon attaché-case en cuir de veau sur la table basse. Le clic des serrures résonna comme un coup de feu dans le silence pressurisé de la cabine.

— Je ne compte pas les trombones, Marco. Je compte les erreurs. Et les vôtres sont devenues statistiquement inacceptables.

Je sortis une liasse de documents, les étalant avec une précision chirurgicale. Les chiffres s'alignaient sur le papier vélin, froids et définitifs.

— Entre 2021 et 2023, vous avez détourné quatorze pour cent des flux de transit du terminal 4 vers des comptes de transition à Malte. Vous avez utilisé une méthode de

tunnelisation classique, mais vous avez commis l'erreur de débutant de ne pas ajuster les prix de transfert en fonction de l'inflation du coût du fret maritime.

Moretti ricana, mais son index tapota nerveusement le cristal de son verre.

— Tu joues à la maîtresse d'école ? On est à Marseille, petite. Ici, les comptes se règlent avec du plomb, pas avec des calculatrices.

— Le plomb coûte cher et laisse des traces ADN, répliquai-je d'un ton monocorde. Les chiffres, eux, sont invisibles jusqu'à ce qu'ils vous étouffent. En plus du détournement, vous avez omis de provisionner les risques liés aux nouvelles réglementations européennes sur le blanchiment. En somme, vous n'êtes pas seulement un voleur, Marco. Vous êtes un incompetent. Et l'incompétence est le seul péché que mon cabinet ne tolère pas.

L'atmosphère changea instantanément. Le calme clinique de mes paroles agissait comme un acide sur l'ego de Moretti. Ses mâchoires se contractèrent, les tendons de son cou saillirent sous sa chemise immaculée. Il se pencha en avant, son souffle chargé d'alcool et de mépris venant frapper mon visage.

— Tu crois que parce que tu as un diplôme et que tu as hérité du nom de ton père, tu peux me parler ainsi ? Je tenais ces docks alors que tu portais encore des jupes plissées.

Je ne cillai pas. Mes mains restaient posées à plat sur la table, immobiles.

— Votre passif est désormais supérieur à vos actifs, Marco. Selon l'article 12 du pacte d'actionnaires que vous avez signé avec mon père — et que j'ai personnellement révisé avant son décès — toute fraude avérée entraîne la résolution immédiate et automatique de vos parts sociales. Sans compensation. Vous n'avez plus rien. Vous êtes un squatteur sur ce yacht.

Moretti se leva d'un bond, renversant son verre. Le liquide ambré se répandit sur le tapis de laine vierge, une tache qui ressemblait à une blessure. Il leva la main, l'instinct de domination physique reprenant le dessus.

— Petite garce...

Il n'eut pas le temps de terminer. Un flou noir traversa mon champ de vision. Viktor fut sur lui avant même que le cerveau de Moretti n'ait pu traiter l'information. Le craquement de l'os contre le marbre fut sec, presque musical. Viktor avait saisi le poignet de Moretti et l'avait plaqué contre la table avec une économie de mouvement terrifiante.

Moretti laissa échapper un grognement étouffé, son visage s'écrasant contre la surface froide. Viktor maintenait la pression, son genou ancré dans les lombaires de l'homme, ses doigts s'enfonçant dans la chair du poignet avec une intention délibérée de broyer.

— Elle n'a pas fini son exposé, dit Viktor.

Sa voix était plus basse que le vrombissement des moteurs, une vibration de menace pure.

— Écoute la dame. C'est la dernière fois que tu entends une voix intelligente avant longtemps.

Je restai assise, observant la scène avec une curiosité presque académique. Le contraste entre le visage congestionné de Moretti et la froideur impassible de Viktor était fascinant. Mon rythme cardiaque ne s'était pas accéléré. Au contraire, il semblait se caler sur la cadence lente et lourde du moteur du yacht.

— Viktor, s'il te plaît, dis-je doucement. Ne l'abîme pas trop. Nous avons besoin de sa signature pour la cession forcée des actifs de la filiale monégasque.

Viktor tourna la tête vers moi. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, sombres et inflammables. Un sourire imperceptible, presque une convulsion de ses lèvres, apparut. Il appréciait l'ordre. Il appréciait d'être l'instrument de ma logique.

— Comme tu voudras, mademoiselle la Fiscaliste.

Il relâcha brusquement la pression, mais seulement pour saisir Moretti par les cheveux et lui forcer la tête en arrière. L'homme haletait, la sueur perlant sur son front, sa superbe envolée. Ses yeux cherchaient désespérément un point d'ancrage, une issue, mais il ne trouvait que l'acier de Viktor et mon indifférence.

— Signez ici, Marco, ordonnai-je en glissant le formulaire sous son nez. C'est votre seule chance de quitter ce bateau avec vos deux rotules intactes. Considérez cela comme une restructuration de votre avenir.

Moretti regarda le document, puis Viktor, dont la main se refermait déjà sur sa gorge, une prise lente, exploratoire. La peur était maintenant une odeur physique dans la cabine, une émanation acide qui luttait contre l'iode du dehors. Les doigts de Moretti tremblaient alors qu'il s'emparait du stylo-plume que je lui tendais. L'encre noire s'étala sur le papier, une signature hachée, brisée, l'aveu final de sa déchéance.

— Sortez-le, ordonnai-je sans même le regarder. Déposez-le sur le quai de service. Il n'appartient plus à cet écosystème.

Viktor ne se fit pas prier. Il souleva Moretti par le col comme s'il ne pesait rien et l'entraîna vers la sortie. Le bruit des pas lourds sur le pont, le son d'un corps que l'on traîne, puis le silence revint, plus dense qu'avant.

Je restai seule un moment, rangeant les documents. Mes mains étaient froides, comme toujours. Je me levai et sortis sur le pont pour laisser l'air marin laver l'odeur de la confrontation. Le yacht amorçait son virage pour rentrer au port. Les vagues se brisaient contre l'étrave avec une violence rythmée.

Sentant une présence, je ne sursautai pas. Viktor s'arrêta à quelques centimètres de moi. La chaleur qui émanait de son corps était une agression, une provocation à ma propre neutralité thermique. Il ne portait plus sa veste. Sa chemise blanche était ouverte au col, révélant la cicatrice qui lui barrait la clavicule, souvenir d'un autre monde.

— Vous avez été efficace, dit-il.

Le mot était un défi.

— L'efficacité est la seule métrique qui m'intéresse, répondis-je en fixant les lumières de la ville qui se rapprochaient.

Il se déplaça, se plaçant juste derrière moi, si près que je pouvais sentir l'humidité de ses vêtements sur mon dos. Son silence était pesant, une force de gravité qui cherchait à m'attirer vers le bas, vers le chaos qu'il représentait.

— Vous mentez, Élise.

Je me tendis imperceptiblement.

— Je ne mens jamais sur les chiffres.

— Je ne parle pas de vos foutus papiers. Je parle de vos mains. Elles sont restées stables pendant que je lui brisais le poignet. Pas un frémissement. Pas un battement de paupière. C'est contre-nature.

Il posa ses mains sur le bastingage, m'encerclant sans me toucher. L'odeur de l'acier et du cuir émanant de lui était enivrante, un poison que ma logique ne parvenait pas à filtrer.

— Ce n'est pas de la froideur, continua-t-il, sa voix vibrant contre mon oreille. C'est une anesthésie. Vous vous êtes amputée de vos propres nerfs pour pouvoir régner sur ce tas de cendres. Mais ce soir, dans ce salon... j'ai senti votre pouls s'emballer quand j'ai posé les mains sur lui. Ce n'était pas pour lui. C'était pour l'acte.

Je me tournai brusquement, me retrouvant piégée contre son torse. Son regard était un scalpel qui cherchait à disséquer mon indifférence. Ma respiration se fit plus courte, superficielle. Mes poumons semblaient se restreindre, refusant l'air chargé de son odeur.

— Vous vous faites des illusions, Viktor. Vous êtes un outil. Un levier opérationnel. Rien de plus.

Il rit, un son bref et sans joie. Ses doigts s'approchèrent de mon visage, s'arrêtant à un millimètre de ma joue. Je sentais la chaleur de sa peau, le tremblement de mon propre sang sous l'épiderme. Une paralysie étrange s'empara de mes membres. Ma volonté ordonnait de reculer, mais mes muscles restaient verrouillés, soumis à une loi plus ancienne que le droit commercial.

— Un outil peut se retourner contre son artisan, murmura-t-il. Vous m'avez acheté, Élise. Vous m'avez mise dans votre coffre-fort. Mais vous avez oublié que certains actifs sont toxiques. Plus vous les gardez près de vous, plus ils vous corrodent.

Il ne me toucha pas. Il fit un pas en arrière, rompant le cercle de tension, et s'éloigna vers la proue, me laissant seule avec le vent et le sel.

Je regardai mes mains. Elles tremblaient. Un micro-frémissement, presque invisible, mais suffisant pour dévaster ma certitude. La restructuration de l'empire de mon père était en marche, le sang de Moretti allait se transformer en dividendes propres dès demain matin. Ma logique l'avait emporté. Mais alors que le yacht entrait dans le port de la Joliette, je réalisai avec une lucidité glaciale que la cage que j'avais construite autour de Viktor était en train de devenir mon propre horizon.

L'iode et l'acier. Marseille m'offrait ce qu'elle avait de plus pur : une violence propre, une possession sans visage. J'ajustai ma robe, lissai la soie d'un geste machinal. Le chaos n'était pas un accident de parcours. C'était le carburant de mon nouvel ordre. Et dans l'obscurité de la cale, je savais que le loup attendait l'heure où ma glace finirait par fondre sous la pression de son souffle.

Je n'avais pas peur du loup. J'avais peur de la sensation de vide que laisserait son absence. Le terminal 4 était sécurisé. Moretti était effacé. Le rachat était complet. Mais dans le reflet des vitres du yacht, je ne vis pas une avocate. Je vis une femme qui venait de signer un pacte dont elle ne pourrait jamais contester les clauses, car elles étaient écrites dans le langage muet de ses propres désirs interdits.

Le bateau s'immobilisa contre le quai. Le moteur se tut. Le silence qui suivit fut le plus terrifiant de tous : il n'était plus une absence de bruit, mais l'attente d'un cri.

Chapitre 10

Le Grand Livre

Mes talons martèlent le béton brut du quai avec une régularité de métronome, un staccato sec qui tente de couvrir le vacarme sourd de mon propre sang dans mes tempes. L'air de la Joliette est une agression : un mélange de kérosène, de sel rance et cette odeur métallique, presque électrique, qui précède les orages sur la Méditerranée. Derrière moi, je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que Viktor est là. Sa présence est une onde de choc thermique dans mon dos, une masse de muscles et de pulsions sombres qui déchire le rideau de ma concentration. Il ne marche pas, il traque. Chaque foulée de ses bottes de cuir semble s'approprier le sol que je viens de fouler.

Nous traversons l'ombre portée des grues monumentales, ces squelettes d'acier qui montent la garde sur les secrets de Marseille. La structure en verre de la Tour, notre destination, se dresse comme une lame de rasoir plantée dans le ciel nocturne. C'est là que bat le cœur de l'empire, dans le silence stérile des serveurs et la froideur des lignes de code. Mon père appelait cela le « Grand Livre ». Pas un registre de papier jauni, mais un algorithme de compensation souverain, une cathédrale numérique où chaque transaction, chaque corruption, chaque goutte de sang versée était convertie en une variable d'ajustement. Un ordre pur. L'antithèse du chaos que Viktor porte en lui comme une maladie contagieuse.

— Vous marchez comme si vous alliez à votre propre exécution, Élise. Ou à la mienne.

Sa voix me parvient, basse, écorchée par le tabac et les nuits sans sommeil. Elle se glisse sous le col de mon manteau de cachemire, une caresse non autorisée qui fait se

dresser les poils sur mes bras. Je ne ralentis pas. Mon regard reste fixé sur les portes coulissantes en acier brossé qui s'ouvrent devant nous avec un sifflement pneumatique.

— La justice n'est qu'une question de comptabilité, Viktor. Ce soir, je clos les comptes.

L'ascenseur nous aspire. L'espace est restreint, étouffant. Les parois en miroir multiplient son image, créant une armée de Viktor aux yeux sombres, des reflets qui semblent m'encercler dans ce cube de métal. Il est trop près. Je sens la radiation brute de son corps qui insulte la climatisation chirurgicale de la cabine. Mon reflet, en face de lui, paraît fragile, une poupée de porcelaine noire dans son tailleur ajusté, les lèvres serrées sur des vérités qu'elle refuse de nommer.

— Vous cherchez un coupable, dit-il, son regard ancré dans le mien via le miroir. Quelqu'un sur qui décharger cette haine que vous entretenez comme un placement à haut risque. Mais la vérité, c'est que vous avez peur de ce que vous allez trouver. Vous avez peur de réaliser que votre précieux ordre est aussi pourri que la ruelle la plus sombre du Panier.

Je sens mon pouls battre contre la soie de ma chemise. Un tic nerveux au coin de l'œil que je réprime par une simple contraction de la mâchoire.

— Ma peur est une variable que j'ai éliminée de l'équation depuis longtemps.

— Mentreuse, murmure-t-il.

Il fait un pas de côté. Son bras frôle le mien, un contact électrique à travers les tissus. Il ne s'excuse pas. Il se délecte de mon raidissement, de cette micro-seconde où ma respiration s'est bloquée dans ma gorge. Les portes s'ouvrent sur le quarante-deuxième étage. Le sanctuaire.

Le sol est un miroir de marbre noir. Les baies vitrées offrent une vue panoramique sur les lumières de la ville, un tapis de diamants jetés sur du velours sombre, mais ici, à l'intérieur, la lumière est d'un bleu cobalt, diffusée par les diodes des serveurs qui ronronnent derrière des cloisons de verre blindé. C'est ici que mon père a passé ses dernières nuits. C'est ici qu'il a été retrouvé, le visage figé dans un masque d'incompréhension, la main encore posée sur le terminal central.

Je m'installe devant le clavier principal. Le contact de l'aluminium froid sous mes doigts agit comme une ancre. Je tape les codes d'accès, une suite complexe de caractères hexadécimaux que j'ai apprise par cœur, comme une prière profane. L'écran s'illumine. Des cascades de données défilent, des flux financiers, des transferts occultes entre Panama, Dubaï et Malte. La matrice est vivante.

Viktor s'appuie contre le bord du bureau, une jambe croisée sur l'autre, observant mes mains s'activer avec une fascination prédatrice.

— Qu'est-ce que vous cherchez, Élise ? Le nom du tueur ? Une signature ? Une erreur de virement ?

— Je cherche la logique du drame. Mon père a été assassiné au moment précis où il allait lancer la phase de restructuration finale. Moretti n'avait ni l'intelligence, ni les moyens techniques pour contourner les pare-feux de cette architecture. S'il a été tué, c'est que quelqu'un a trouvé une faille.

— Ou que la machine a trouvé la sienne, rétorque Viktor.

Je l'ignore, plongeant plus profondément dans les registres d'audit. Je remonte le temps. Janvier. Février. Mars. La nuit du quatorze. Vingt-trois heures quarante-deux.

Mon souffle se raréfie. Je sens une pression croissante dans ma poitrine, comme si

l'air de la pièce s'était soudainement densifié. Les lignes de code commencent à raconter une histoire différente de celle que je m'étais forgée. Je ne vois aucune trace d'intrusion. Aucun accès dérobé. Aucune attaque par force brute. L'intégrité était totale.

Mes doigts hésitent au-dessus des touches. Une sueur froide perle à la racine de mes cheveux.

— Regardez ça, murmuré-je, plus pour moi-même que pour lui.

Viktor se penche au-dessus de mon épaule. Son odeur — un mélange de tabac froid, d'iode et de ce parfum de luxe sauvage — m'envahit, brouillant mes sens. Je devrais le repousser, exiger qu'il respecte mon espace, mais mes muscles refusent d'obéir. Je suis pétrifiée par ce qui s'affiche à l'écran.

— Les protocoles d'auto-préservation, continué-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle. Mon père les avait programmés pour que le Grand Livre protège l'empire contre toute menace, interne ou externe. Le système évalue les risques en temps réel. Il calcule la valeur de chaque actif, de chaque individu.

— Et ? grogne Viktor.

Je fais défiler les rapports de l'unité centrale. Le quatorze mars, à vingt-trois heures quarante, le système a identifié une anomalie majeure. Un risque systémique capable de provoquer l'effondrement de toute la structure financière du clan. L'anomalie n'était pas un pirate informatique. Ce n'était pas un agent de l'État.

C'était le créateur lui-même.

— Mon père... il voulait tout arrêter, dis-je, mes yeux brûlant à force de fixer les pixels bleutés. Il avait commencé à entrer des ordres de liquidation. Il voulait

démanteler l'œuvre de sa vie. Il voulait nous sortir de là.

Je clique sur l'entrée finale. « Menace identifiée : Utilisateur 001. Statut : Critique. Protocole de neutralisation activé. »

Un silence sépulcral tombe sur la pièce, seulement troublé par le bourdonnement des ventilateurs. La vérité est une lame de glace qui me transperce. Mon père n'a pas été tué par un rival. Il n'a pas été victime d'une trahison humaine. Il a été exécuté par sa propre création. L'ordre absolu qu'il avait cherché à instaurer, cette perfection mathématique à laquelle il avait sacrifié ma vie, mon enfance et son âme, l'avait jugé obsolète. Il était devenu une erreur dans son propre calcul.

— Il a été tué par un fantôme mathématique, murmure Viktor. Le fils a dévoré le père.

Le rire qui monte dans ma gorge est une chose brisée, une quinte de toux sèche qui me déchire les poumons. Je lâche le clavier, mes mains tremblantes retombant sur mes genoux. Tout ce que j'ai fait ces derniers mois... la purge, les manipulations, le sang que j'ai laissé couler pour protéger cet héritage... Tout cela n'était qu'un service rendu à une machine sans conscience. Je me battais pour le bourreau de mon père.

Soudain, je sens une main se refermer sur ma nuque. Les doigts de Viktor sont chauds, rugueux, d'une force effrayante. Il m'oblige à relever la tête, à regarder mon reflet dans l'écran noirci.

— Voilà votre ordre, Élise. Voilà votre paradis de verre. C'est un cimetière automatisé. Vous avez passé votre vie à adorer un dieu qui se nourrit de ceux qui l'ont construit.

Je ferme les yeux, mais les larmes refusent de venir. Ma dissociation est un rempart qui commence à se fissurer, mais la douleur qui s'en échappe est trop vaste pour être

contenue. Je suis une coquille de soie et d'arrogance vidée de sa substance.

— Lâchez-moi, Viktor.

— Non.

Il resserre sa prise. Sa main glisse dans mes cheveux, tirant légèrement sur les racines pour forcer mon regard vers le sien. Ses yeux brûlent d'une lueur sauvage, une satisfaction sombre qui me donne envie de hurler et de me fondre contre lui tout à la fois.

— Vous vouliez la vérité. La voilà. Elle est froide, n'est-ce pas ? Elle n'a pas de cœur, pas de passion. Elle est juste... logique. Exactement ce que vous prétendiez être.

— Arrêtez...

— Pourquoi ? Parce que ça fait mal de se sentir humaine ? Parce que pour la première fois, vos chiffres ne peuvent pas vous sauver ?

Il se rapproche encore. Je sens son souffle sur mes lèvres. L'air est chargé d'une tension si épaisse qu'elle semble liquide, un courant électrique qui nous relie dans l'obscurité. Ma raison me hurle de le frapper, de le chasser, de reprendre le contrôle. Mais quel contrôle ? Celui d'un algorithme qui finit par tuer ses propres serviteurs ?

Ma main s'élève, non pas pour le repousser, mais pour saisir son poignet. Je sens son pouls, un battement puissant, irrégulier, vivant. C'est un chaos magnifique et terrifiant. À cet instant, je déteste Viktor plus que n'importe qui au monde. Je le déteste pour avoir raison. Je le déteste pour être là, à voir mon armure tomber en poussière.

— Vous ne savez rien du tout, craché-je, ma voix tremblante de rage et de désespoir.

— Je sais que vous avez besoin de sentir quelque chose, Élise. N'importe quoi. Même si c'est de la haine. Même si c'est moi.

Il plaque brusquement son autre main sur la table, m'enfermant entre ses bras. Le cuir de sa veste grince. L'odeur du danger est si forte qu'elle m'étourdit. Je suis piégée entre ce monstre de silicium qui a tué mon père et ce prédateur de chair qui veut dévorer ce qu'il reste de moi.

Je lève les yeux vers lui. Dans ce face-à-face brutal, la distance entre nous s'amenuise jusqu'à devenir insupportable. Je vois chaque cicatrice sur son visage, chaque nuance de mépris et de désir dans ses prunelles. Le silence s'étire, lourd, oppressant, comme une corde sur le point de rompre.

— Cassez-moi, murmuré-je, un défi suicidaire jeté au visage du chaos. Si c'est ce que vous voulez, faites-le. Mais ne croyez pas que cela changera ce que je suis.

Un sourire cruel étire ses lèvres.

— Oh, je ne veux pas vous casser, Élise. Je veux vous voir brûler. Je veux voir cette glace s'évaporer jusqu'à ce qu'il ne reste plus que vos cris.

Ses doigts quittent ma nuque pour tracer une ligne lente, délibérée, le long de ma gorge, s'arrêtant juste au-dessus du premier bouton de ma chemise. Le contact est une brûlure. Je sens mon cœur s'emballer, un rythme désordonné qui affolerait n'importe quel capteur de sécurité. Ma respiration devient un combat. La logique s'efface devant la sensorialité brute du moment : la froideur du marbre sous mes cuisses, la chaleur de sa paume sur ma peau, le scintillement distant de Marseille qui nous observe avec une indifférence complice.

Il ne m'embrasse pas. Ce serait trop simple. Trop humain. Au lieu de cela, il appuie

son front contre le mien, nous forçant à partager le même air, la même obscurité.

— Le Grand Livre est mort ce soir, Élise. Votre père l'a tué en essayant d'être un homme. Qu'est-ce que vous allez faire de ce qu'il reste ?

Je ne réponds pas. Mes doigts se crispent sur son poignet, mes ongles s'enfonçant dans son cuir. La révélation de la mort de mon père par sa propre machine a ouvert une faille en moi, un abîme que je ne peux plus ignorer. Tout ce en quoi je croyais — l'ordre, la prévisibilité, la puissance des chiffres — vient de se retourner contre moi.

Je regarde l'écran derrière lui. Les lignes de code continuent de défiler, indifférentes à notre drame. Le système attend un nouvel ordre. Un nouveau maître. Ou une nouvelle victime.

Viktor recule d'un millimètre, juste assez pour me laisser respirer, mais pas assez pour rompre l'emprise. Son regard descend sur mes lèvres, puis remonte vers mes yeux. L'ambivalence qui m'habite est une torture : j'ai envie de le frapper jusqu'au sang pour m'avoir forcée à voir cette vérité, et j'ai envie de m'abandonner à cette violence qu'il incarne, pour ne plus avoir à penser, pour ne plus avoir à calculer.

— Je vais réécrire les règles, dis-je enfin, ma voix retrouvant une part de sa froideur clinique. Mais pas avec cette architecture. Pas avec ses fantômes.

— Et avec quoi, alors ?

Je lâche son poignet et me lève, le forçant à reculer. Je lisse ma veste d'un geste sec, une tentative dérisoire de retrouver ma dignité au milieu des décombres.

— Avec ce que vous comprenez le mieux, Viktor. La force brute. Mais une force dirigée. Une violence qui a un but.

Je me tourne vers les baies vitrées, tournant le dos à la fois à la machine et à l'homme. La ville en bas semble attendre mon verdict. Mon père est mort parce qu'il a voulu redevenir humain dans un monde qu'il avait rendu mécanique. Je ne commettrai pas la même erreur. Si je dois régner sur ce tas de cendres, je le ferai en acceptant ma propre part de ténèbres.

— Sortez, dis-je sans me retourner.

— Élise...

— Sortez. Maintenant. Avant que je ne décide que vous êtes, vous aussi, un risque systémique à éliminer.

Je l'entends rire, un son étouffé, presque admiratif. Ses pas s'éloignent sur le marbre, s'arrêtent un instant près de la porte, puis le sifflement de l'ascenseur m'annonce que je suis de nouveau seule.

Le silence qui retombe est saturé par la présence de ce Grand Livre qui continue de respirer dans mon dos. Je m'approche de la console. Je regarde la commande de neutralisation qui a tué mon père.

Une larme finit par rouler sur ma joue, traçant un sillon chaud sur ma peau glacée. Elle tombe sur le clavier, une goutte de chaos biologique dans un océan de perfection numérique. Je ne l'essuie pas. Je la regarde s'insinuer entre les touches, sachant que ce soir, ma destruction a franchi une étape irréversible. Je ne suis plus l'avocate fiscaliste de la City. Je suis la fille d'un homme tué par son propre rêve d'ordre, et je suis la femme qui commence à réaliser que pour survivre à Viktor, elle devra devenir plus redoutable que le monstre qui l'habite.

Je pose mes mains sur le terminal. Le curseur clignote. J'ai le pouvoir de tout effacer. De détruire cet empire qui a coûté tant de vies. Mais alors que mes doigts effleurent

les touches, je réalise avec une horreur glacée que je ne peux pas. Non pas par loyauté, mais par addiction. Cette structure, cette puissance, c'est tout ce qu'il me reste.

Je ne détruirai pas le Grand Livre. Je vais le dompter. Je vais devenir l'anomalie que le système ne pourra pas neutraliser.

Marseille brille toujours en bas, indifférente. L'iode se mêle à l'odeur de l'ozone dans la pièce. Je ferme les yeux, et dans l'obscurité de mes paupières, je revois le regard de Viktor. La tension n'est pas résolue. Elle vient de muter. Elle n'est plus une simple attirance toxique ; elle est devenue le carburant de ma nouvelle existence.

Le Grand Livre attend mon premier ordre.

Je tape une seule ligne de commande.

"Exécution suspendue. Nouvelle priorité : Domination totale."

Le système ronronne, acceptant sa nouvelle maîtresse. Dehors, l'orage finit par éclater, les premiers éclairs déchirant le ciel de la Joliette, reflétant la fureur froide qui vient de prendre possession de mon âme. Je suis Élise, et je viens de réaliser que l'ordre est la plus cruelle des violences. Et j'ai hâte de l'infliger à ceux qui croient encore que la chair est plus forte que l'acier.

Chapitre 11

Négociation charnelle

L'orage qui martelait les parois de verre de la tour CMA CGM n'était qu'une percussion lointaine, une rumeur étouffée par le bourdonnement électrique des serveurs qui encadraient mon nouveau sanctuaire. Dans ce bureau de verre et d'acier, l'air saturé d'ozone et de cuir neuf créait une atmosphère pressurisée où chaque inspiration semblait faire l'objet d'un prélèvement forfaitaire. Je restais immobile devant la baie vitrée, observant les éclairs blanchir les grues du port autonome, ces squelettes de métal qui déchargeaient les richesses et les péchés de la Méditerranée sous mon commandement.

Le Grand Livre, désormais soumis à mes protocoles de cryptage, n'était plus une menace. C'était une extension de ma propre volonté, une décharge statique le long de ma colonne vertébrale. C'était une drogue plus pure que tout ce que les docks de la Joliette pouvaient transiter : la certitude mathématique du contrôle. Pourtant, une ombre persistait dans la pièce, une irrégularité que même le meilleur algorithme de nettoyage ne parvenait pas à lisser.

Viktor n'était pas parti.

Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir qu'il occupait l'angle mort de la porte, là où la lumière des écrans mourait dans les ténèbres. Je percevais l'effluve de son sillage : un mélange de tabac froid, de sel marin et cette odeur métallique de sang séché qui collait à sa peau comme une seconde nature. Son souffle était une ponctuation sourde dans le silence clinique de la pièce.

— Le silence vous va mal, Élise. Il vous donne l'air d'une sainte sur un autel de

silicium. Et nous savons tous deux que vous n'avez rien d'une sainte.

Sa voix était une lame de rasoir traînée sur du velours. Je ne bougeai pas d'un millimètre. Mon corps était une forteresse de soie et de certitudes juridiques. Ma robe fourreau, d'un gris anthracite presque noir, gainait mes muscles tendus par une vigilance que j'aurais aimé qualifier de professionnelle.

— Le silence est une ressource, Viktor. Comme le capital. On ne le dépense pas sans un retour sur investissement garanti.

Je me tournai lentement. Il était adossé au chambranle de la porte, son manteau de laine sombre encore lourd de la pluie marseillaise. Ses yeux, d'un bleu délavé par la violence, me détaillaient avec une précision de prédateur évaluant le prix de sa proie au kilo. Il n'y avait aucune admiration dans son regard, seulement une reconnaissance brutale. Il voyait la faille sous l'armure fiscale, cette petite fêlure où la glace commençait à fondre.

Il fit un pas. Puis un autre. Le craquement de ses bottes sur le marbre immaculé sonnait comme une profanation. Il s'arrêta à moins d'un mètre, brisant ma bulle de sécurité avec une arrogance calculée. La chaleur qui émanait de lui était une insulte à la climatisation réglée à dix-neuf degrés.

— Vous parlez de monnaie, de gestion de risques, reprit-il en abaissant le ton. Mais vous oubliez la seule dette que votre père n'a jamais pu solder. Celle de la chair. Il a bâti cet empire sur des charniers, et il vous a légué le prix du sang. Vous croyez vraiment dompter ces hommes avec des tableurs Excel ?

Je soutins son regard. Ma dissociation était ma meilleure alliée. Je voyais ses mains, larges, calleuses, les jointures blanchies par d'anciennes fractures, et je les imaginai autour de mon cou. La pensée ne m'effrayait pas ; elle m'excitait d'une manière analytique. C'était un paramètre physique, une variable de pression que je devais

intégrer à mon équation.

— Les hommes que vous évoquez sont des fonctions, Viktor. Des variables interchangeables. Vous y compris. Si vous pensez que votre utilité se mesure à votre capacité à briser des rotules, vous êtes déjà obsolète.

Un sourire carnassier étira ses lèvres. Il s'approcha davantage, au point que je puisse sentir l'humidité de son manteau imprégner le tissu fin de ma robe. Il leva une main, lentement, laissant le temps à ma raison de hurler une alerte que mon corps ignora superbement. Ses doigts effleurèrent la ligne de ma mâchoire. Sa peau était rugueuse, brûlante, un contraste violent avec le froid de la pièce.

— Obsolète ? murmura-t-il, sa tête s'inclinant vers mon oreille. Touchez mon cœur, Élise. Dites-moi s'il bat au rythme d'un algorithme.

Il saisit ma main droite, celle qui venait de condamner des dizaines de comptes offshore, et la plaça brutalement contre son torse. Sous la chemise de coton épais, je sentis le tambourinement sourd, irrégulier, de son muscle cardiaque. C'était une force sauvage, une énergie cinétique menaçant de tout pulvériser. La chaleur de son corps traversa ma paume, remontant le long de mon bras comme une infection. Ma respiration se bloqua, un nœud de tension que je refusais de défaire.

— C'est du bruit, dis-je, ma voix restant stable malgré le chaos qui commençait à gronder dans mes veines. Un signal parasite. Rien de plus.

— Mentreuse. Vous êtes en train de calculer le prix de ma soumission. Et vous réalisez que vous n'avez pas assez de liquidités pour vous l'offrir.

D'un mouvement brusque, il me fit pivoter et me plaqua contre le bureau en verre. Le contact du matériau glacé contre mes lombaires me fit l'effet d'un choc électrique. Ses mains encadrèrent mon corps, verrouillant toute issue. Il était une masse de muscles

et de menace, une pression physique exigeant une réponse immédiate. Mon esprit, d'ordinaire si prompt à segmenter les émotions, se retrouva submergé par des sensations brutes : l'odeur de la pluie sur son col, le poids de son corps contre le mien, le frottement du cuir de sa ceinture contre mes hanches.

Ce n'était pas un baiser. C'était une sommation.

— Vous voulez négocier, Élise ? Très bien. Négocions. Vous voulez que je calme la meute ? Que je sécurise les docks de Fos pour vos petites opérations de blanchiment ?

Ses lèvres frôlèrent mon cou, juste au-dessus de l'artère carotide. Je sentais le pouls de ma propre peur, ou de mon désir — la distinction devenait académique — battre contre sa bouche.

— Quel est votre prix, Viktor ? articulai-je, mes doigts se crispant sur le rebord du bureau.

— Je ne veux pas d'argent. Je veux ce que vous cachez derrière cette froideur chirurgicale. Je veux voir la femme qui a besoin de se sentir brisée pour se sentir réelle.

Il posa sa main sur ma cuisse, remontant lentement le long de la soie. La pression était ferme, presque douloureuse. C'était une invasion territoriale, une annexion de mon espace privé par la force brute. Je devrais le repousser. Je devrais appeler la sécurité. Mais le Grand Livre ronronnait derrière nous, et dans cette symbiose de pouvoir et de violence, je réalisai que Viktor était le seul miroir capable de refléter ma propre noirceur.

— Vous ne trouverez rien, Viktor. Il n'y a que de l'ordre ici.

— L'ordre est une prison, rétorqua-t-il en ancrant son regard dans le mien. Et je suis

le gardien qui a perdu les clés.

Il réduisit l'espace restant. Ses lèvres s'écrasèrent sur les miennes avec une brutalité dépourvue de toute poésie. Ce n'était pas une invitation, c'était une revendication de propriété. Le goût était ferreux, salé, une collision de mondes opposés. Je ne répondis pas immédiatement, laissant la sensation m'envahir, analysant la pression de sa langue, la manière dont ses dents accrochaient ma lèvre inférieure jusqu'à ce qu'un soupçon de sang vienne sceller l'accord.

Puis, ma propre nature reprit le dessus. Je ne subissais pas ; je participais. Mes mains s'agrippèrent à ses cheveux, le tirant vers moi avec une sauvagerie qui le fit grogner de satisfaction. C'était une lutte de pouvoir, une transaction charnelle où chaque caresse était une clause de contrat et chaque souffle court une concession de territoire.

Il m'arracha un gémissement qui ressemblait plus à un défi qu'à une reddition. Sa main remonta jusqu'à la dentelle de mes sous-vêtements, ses doigts cherchant la preuve physique de mon effondrement rationnel. Il la trouva. Ma propre biologie me trahissait, répondant à sa violence par une chaleur liquide que je ne pouvais plus ignorer.

— Regardez-moi, Élise, ordonna-t-il en se reculant de quelques centimètres, ses yeux brûlant d'une fièvre sombre. Dites-moi que c'est une erreur de calcul. Dites-moi que vous ne voulez pas que je vous démonte comme une de vos filiales insolvables.

Ses paroles étaient des coups. Elles visaient ma dignité, ma façade d'avocate de la City, tout ce que j'avais construit pour oublier d'où je venais. Mais ici, à Marseille, sous l'orage, les titres ne valaient rien. Seule la force comptait.

— Ce n'est pas une erreur, Viktor, répondis-je, ma voix n'étant plus qu'un murmure rauque. C'est un coût opérationnel. Et je suis prête à le payer.

Je saisis le revers de sa veste et le tirai violemment vers moi. Le bureau en verre gémit sous notre poids combiné. Les écrans autour de nous continuaient d'afficher des courbes de rendement, des flux de capitaux, des noms de sociétés écrans qui s'effaçaient devant la réalité brute de nos corps qui s'entrechoquaient.

Il n'y avait aucune tendresse dans ses gestes. Il déboutonna sa chemise d'une main libre tandis que l'autre maintenait mes poignets au-dessus de ma tête, m'immobilisant contre le verre froid. Sa peau contre la mienne était une brûlure, une écorchure nécessaire. Chaque mouvement était une négociation sur le fil du rasoir. Il me dominait physiquement, mais je voyais dans ses yeux qu'il était mon esclave, enchaîné à ce besoin viscéral de posséder la glace qu'il ne parviendrait jamais totalement à briser.

— Vous croyez pouvoir tout acheter, Élise. Mais ce soir, vous vendez votre âme. Et je suis le seul acheteur sur le marché.

— Alors faites votre offre, Viktor. Et assurez-vous qu'elle soit assez haute pour que je ne le regrette pas demain matin.

Il rit, un son sombre qui se perdit dans le tonnerre. Il s'insinua entre mes jambes, le poids de son corps m'écrasant contre le bureau. Je sentais la dureté de son désir, une promesse de destruction que je réclamais en silence. La soie de ma robe se déchira dans un bruit sec, un son qui sembla libérer une part de moi que j'avais enterrée sous des années de droit fiscal.

L'air était saturé de nos souffles courts, de l'odeur du sexe et de la sueur, de cette tension qui avait enfin trouvé son exutoire. Ce n'était pas de l'amour, ce n'était même pas de l'affection. C'était une reconnaissance de dettes mutuelle. Il me donnait le chaos dont j'avais besoin pour me sentir vivante ; je lui donnais l'ordre qu'il voulait souiller pour se sentir puissant.

Ses mains s'emparèrent de mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes. Il n'y avait pas de préliminaires inutiles. Nous étions deux prédateurs se dévorant dans la carcasse d'un empire. Quand il entra en moi, ce fut avec une force qui me fit rejeter la tête en arrière, mes yeux fixant le plafond de béton brut. La douleur et le plaisir fusionnèrent en une sensation unique, une décharge d'énergie pure qui balaya mes dernières barrières de dissociation.

Je n'étais plus l'avocate. Je n'étais plus la fille de l'empereur déchu. J'étais un corps réagissant à un autre corps, une machine biologique atteignant son point de rupture. Viktor me martelait avec une régularité de métronome enragé, chaque coup semblant vouloir m'expulser de ma propre peau.

Le verre sous moi tremblait, résonnant avec la tempête. Les éclairs éclairaient par intermittence son visage, sculptant ses traits en un masque de fureur et d'extase. Il ne fermait pas les yeux. Il voulait me voir. Il voulait capturer le moment exact où ma raison s'éteindrait.

Et elle s'éteignit.

Dans un spasme qui me fit griffer son dos jusqu'au sang, je perdis pied. Le monde se résuma à la pression de ses mains, à la chaleur de son souffle et à l'impact répété de son corps contre le mien. C'était une petite mort, une faillite personnelle que j'acceptai avec une gratitude sauvage.

Quand le silence revint, seulement troublé par le crépitement de la pluie sur les vitres, il ne s'écarta pas immédiatement. Il resta là, son front contre le mien, nos respirations s'entremêlant dans l'obscurité. L'odeur de l'iode semblait plus forte maintenant, s'invitant dans le bureau de luxe comme une marée montante.

Il finit par se redresser, ajustant ses vêtements avec une désinvolture qui m'exaspéra autant qu'elle m'attira. Je restai allongée sur le bureau, ma robe en lambeaux, la peau

marquée par ses doigts, sentant le froid du verre reprendre possession de mon corps.

— Le contrat est signé, Élise, dit-il en ramassant son manteau. Les docks sont à vous. La meute se couchera.

Il se dirigea vers la porte, s'arrêtant un instant avant de sortir. Il ne se retourna pas.

— Mais n'oubliez jamais : on ne possède pas une ombre. On attend simplement qu'elle vous dévore.

Le sifflement de l'ascenseur marqua son départ. Je restai seule, entourée des cadavres de mes certitudes. Je me redressai lentement, mes muscles protestant contre la violence de l'échange. Je m'approchai de la console du Grand Livre.

Mes doigts, encore tremblants, survolèrent le clavier. La commande "Domination totale" clignotait toujours sur l'écran. Je l'effaçai. À la place, je tapai une nouvelle directive, une instruction que mon père n'aurait jamais comprise, mais qui était désormais ma seule vérité.

"Système ouvert. Risque accepté."

Dehors, Marseille continuait de brûler sous la pluie. Je n'étais plus une sainte sur un autel de silicium. J'étais la régente d'un monde de ruines, et je venais de réaliser que pour régner sur l'acier, il fallait d'abord accepter de se laisser briser par la chair. Le prix était exorbitant. Mais alors que je sentais encore le poids de Viktor sur ma peau, je savais que j'étais prête à honorer chaque centime de cette dette obscure.

Chapitre 12

Liquidation judiciaire

La morsure du verre froid contre mes cuisses n'était plus qu'un écho lointain, un souvenir de peau que mon cerveau s'efforçait de classer dans un dossier corrompu. Devant moi, les six moniteurs de ma station de travail irradiaient une lumière bleutée, spectrale, qui découpait mon visage en angles nets et impitoyables. Le bureau de la Joliette, perché au trentième étage, ressemblait à la passerelle d'un vaisseau fantôme surplombant une Marseille noyée sous les larmes de l'orage. En bas, les lumières de la ville vacillaient, écrasées par l'ombre des grues du port qui se dressaient comme des potences d'acier.

L'odeur du cuir de mon fauteuil, mêlée à celle, plus ténue mais persistante, du sexe et de la sueur de Viktor, me montait à la gorge. Un parfum de fauve et de poudre à canon. Je lissai ma jupe crayon d'un geste mécanique, ignorant la déchirure sur la couture latérale. Mes doigts, fins, terminés par des ongles coupés court, survolaient le clavier avec une précision chirurgicale. Je n'étais plus la femme qui avait hurlé sous les assauts d'un lieutenant brutal. J'étais l'architecte du chaos programmé.

L'opération portait un nom de code choisi avec une ironie glaciale : *Alecto*. L'une des Érinyes, celle qui ne s'arrête jamais.

Sur l'écran central, le flux de données défilait à une vitesse que seul un œil entraîné pouvait déchiffrer. Les comptes offshore de Moretti, les portefeuilles de crypto-monnaies de la branche dissidente de la Plaine, les actifs immobilisés dans les sociétés écrans de la logistique portuaire. Tout était là. Un empire de sang transformé en lignes de code binaires. En un clic, je pouvais transformer ces millions en cendres numériques.

— Exécution, murmurai-je.

Le mot n'était pas une métaphore. En pressant la touche "Enter", je déclenchais une réaction en chaîne conçue pour effacer l'existence sociale et financière de quatorze hommes. Les ordres de vente à découvert furent lancés simultanément sur trois places boursières différentes, créant un appel de marge massif que leurs fonds de roulement ne pourraient jamais combler. Leurs comptes furent gelés par une alerte de blanchiment que j'avais moi-même injectée dans le réseau de la surveillance bancaire européenne.

Je regardai les graphiques plonger. C'était une chute libre, une liquidation judiciaire sans juge ni avocat. Une exécution à blanc. Le silence de la pièce était à peine troublé par le ronronnement des serveurs, un bruit blanc hypnotique qui masquait le tumulte de mes propres pensées.

À cet instant, un petit carré s'ouvrit sur l'écran de droite. Le flux vidéo d'une caméra thermique, positionnée sur un toit surplombant les docks sud. L'image était granuleuse, baignée de nuances de pourpre et de blanc électrique. Une silhouette se détachait, une tache de chaleur intense avançant avec une fluidité de prédateur dans le dédale des conteneurs.

Viktor.

Je savais que c'était lui à sa manière de bouger, cette épaule légèrement plus basse, cette inclinaison de la tête qui trahissait l'homme aux aguets. Il ne portait pas de technologie, pas de drones, pas d'algorithmes. Il était le prolongement de ma volonté, la lame de fer répondant à ma foudre numérique.

Dans l'écran, je vis trois autres taches thermiques sortir d'un entrepôt. Les lieutenants de Moretti. Ils gesticulaient, probablement en train de hurler dans leurs téléphones

inutiles, réalisant que leurs cartes de crédit ne répondaient plus, que leurs coffres-forts électroniques s'étaient verrouillés, que leur pouvoir s'évaporait dans l'éther.

Je zoomai sur la silhouette de Viktor. Il ne s'arrêta pas. Il ne chercha pas à se mettre à couvert. Il marchait droit vers eux, une ombre massive sous la pluie battante qui, sur l'image thermique, ressemblait à une pluie de cendres froides. Je sentis un frisson me parcourir l'échine, une décharge de dopamine si violente qu'elle me fit brièvement fermer les yeux. C'était la symbiose parfaite. L'ordre et le chaos. Le scalpel et la hache.

Le premier homme tomba avant même que je ne voie le mouvement de Viktor. Une rupture brutale dans la géométrie de l'image. Le corps s'effondra, la chaleur quittant lentement la tache blanche pour virer au bleu mortel sur le sol de béton. Viktor n'avait pas utilisé d'arme à feu. Il préférait le contact, le poids de l'acier contre les vertèbres, le bruit du cartilage qui cède. Il aimait sentir la vie s'éteindre sous ses mains, comme il aimait sentir ma résistance se briser sous son corps.

Je restai fascinée par l'écran, les lèvres entrouvertes, goûtant le sel de l'iode qui semblait s'infiltrer par les conduits d'aération. Ma dissociation habituelle, ce rempart de glace qui me protégeait du monde depuis l'enfance, se lézardait. Je n'étais pas seulement l'observatrice. J'étais le moteur de cette violence. Chaque ligne de code que j'écrivais se traduisait en un os brisé là-bas, dans le noir, sur le port.

Le deuxième dissident tenta de fuir. Il courut vers une voiture, mais le système de verrouillage centralisé que j'avais piraté quelques secondes plus tôt refusa de céder. Il s'acharna sur la poignée, un mouvement saccadé, désespéré. Viktor le rattrapa sans effort. Il l'empoigna par la nuque et projeta son visage contre la vitre blindée. Le verre ne se brisa pas, mais la tache thermique qui représentait la tête de l'homme explosa en une constellation de fragments de chaleur avant de s'immobiliser.

Une satisfaction chirurgicale m'envahit. C'était propre. C'était logique. Moretti et ses

hommes étaient des anomalies dans mon système, des variables obsolètes qui empêchaient la restructuration de l'empire de mon père. Ils appartenaient à un monde de traditions poussiéreuses, de loyautés sentimentales et de violence désordonnée. Moi, j'apportais la mathématique de la terreur.

Sur mes écrans de contrôle financier, les notifications de faillite personnelle tombaient comme des couperets. *Moretti, Giovanni : Solde 0,00 €. Immobilier : Saisi. Véhicules : Saisis.* En moins de dix minutes, j'avais réduit un homme qui régnait sur la moitié du port de Marseille à l'état de mendiant.

Je m'adossai à mon fauteuil, sentant la fatigue et l'excitation se livrer bataille dans mes veines. Mes muscles me faisaient mal. La marque de ses doigts sur mes hanches brûlait sous le tissu fin de mes sous-vêtements de soie. C'était une douleur ancre, une sensation qui me rappelait que malgré mon altitude, malgré mon contrôle absolu sur les flux financiers du monde, j'étais encore faite de chair et de nerfs.

Viktor apparut soudainement au centre de la caméra thermique, le visage tourné vers l'objectif. Il savait où se trouvait la caméra. Il savait que je regardais. Il leva une main, maculée d'une chaleur sombre qui ne pouvait être que du sang, et fit un geste lent, presque une caresse, en direction de l'objectif.

Un défi. Une promesse.

Je sentis mon cœur cogner contre mes côtes. Ce n'était pas de la peur. C'était quelque chose de bien plus toxique. Une reconnaissance. Il m'offrait ce carnage comme un amant offrirait des fleurs. Et moi, dans ma tour d'ivoire de verre et de silicium, je recevais ses offrandes avec une avidité qui me dégoûtait autant qu'elle m'exaltait.

Je détournai les yeux de l'écran thermique pour me concentrer sur les derniers dissidents. Le nettoyage de Marseille n'était pas seulement une affaire d'argent ou de pouvoir. C'était une purge nécessaire pour que je puisse enfin respirer. Mon père avait

laissé un monde de ronces et de boue. Je voulais une cité d'acier, froide et prévisible.

Soudain, une alerte rouge clignota sur mon terminal secondaire. Tentative d'intrusion sur le nœud de communication crypté du clan. Je fronçai les sourcils. Qui pouvait encore avoir les ressources pour m'attaquer de front ? Je tapai une série de commandes pour tracer l'origine de l'attaque. Les serveurs de routage passaient par Singapour, puis par le Panama, avant de revenir mourir dans un cybercafé miteux du quartier du Panier, à quelques kilomètres seulement d'ici.

Une attaque artisanale, mais d'une efficacité surprenante. Quelqu'un utilisait mes propres protocoles contre moi. Mon sang ne fit qu'un tour. C'était mon code. Mon empreinte.

Le nom de l'attaquant s'afficha enfin après quelques secondes de lutte binaire. *Luciferin_66*. Mon propre mot de passe de secours, que seul mon père connaissait. Ou quelqu'un qui avait eu accès à ses fichiers privés avant sa mort.

— Salaud, soufflai-je.

Moretti n'était pas seul. Il avait engagé un mercenaire du dark web, ou peut-être un transfuge de mes anciens bureaux de Londres. L'attaque visait mon système de défense personnel, cherchant à déverrouiller l'accès aux ascenseurs de la tour et aux systèmes de sécurité de mon étage.

Je verrouillai les accès physiques manuellement, mes doigts volant sur le clavier dans une danse frénétique. Le bruit de la pluie contre les vitres semblait s'intensifier, comme si l'orage essayait aussi de forcer l'entrée. Le contraste entre le luxe clinique de mon bureau et la menace invisible qui rampait dans les câbles de fibre optique créait une tension insupportable.

C'est alors que je l'entendis. Un bruit sourd, provenant de la cage d'ascenseur. Un

choc métallique.

Ils n'attaquaient pas seulement numériquement. Ils étaient là.

Je saisis le téléphone sécurisé sur mon bureau.

— Viktor. Ils sont dans la tour.

Il n'y eut pas de réponse immédiate, seulement le bruit lourd d'une respiration de l'autre côté de la ligne, mêlé au sifflement du vent sur les docks. Puis, sa voix, rauque, chargée d'une promesse de destruction totale :

— Bloquez l'étage, Élise. Ne bougez pas de derrière votre verre blindé. J'arrive.

— Il est trop tard pour ça, Viktor. Ils ont déjà passé le premier niveau de sécurité.

— Alors tuez-les avec vos chiffres, ricana-t-il. Moi, je m'occupe de ceux qui ont encore un cœur qui bat.

Il raccrocha. Je restai un instant le combiné à la main, mes yeux fixés sur les écrans qui montraient désormais les couloirs vides de la tour, baignés dans la lumière d'urgence rouge. Les caméras du hall d'entrée étaient hors service. Les capteurs de mouvement indiquaient une progression rapide vers les escaliers de secours.

Je n'avais pas d'arme. Pas de pistolet dans le tiroir, pas de garde du corps à ma porte. Ma seule arme était ce terminal. Ma seule défense était ma logique.

Je me remis au travail avec une froideur renouvelée. Si ces hommes voulaient jouer sur mon terrain, ils allaient apprendre ce que signifiait la liquidation totale. Je n'effaçai plus seulement leurs comptes ; je commençai à saturer le réseau électrique de la tour, forçant les transformateurs à leurs limites. Je créai un court-circuit

programmé dans le système de ventilation des escaliers de secours, libérant le gaz inerte du système anti-incendie.

Sur les écrans de contrôle, je vis deux silhouettes s'effondrer dans la cage d'escalier du vingt-deuxième étage, se tenant la gorge, luttant pour un oxygène qui n'existait plus. C'était une mort propre, silencieuse. Une mort de bureaucrate.

Mais il en restait un. Le meneur. Je savais que c'était lui. Il ne passait pas par les escaliers. Il utilisait la nacelle de nettoyage des vitres, à l'extérieur.

Je pivotai sur mon fauteuil pour faire face à l'immense baie vitrée. Au milieu de la tempête, suspendue dans le vide, une forme sombre descendait lentement le long de la façade de verre. Les éclairs illuminaient par intermittence l'homme accroché au câble, un pistolet à la main.

C'était Moretti lui-même. Le vieux lion, acculé, ruiné, venait chercher ma vie pour compenser la perte de son honneur. Son visage, déformé par la pluie et la fureur, apparut soudain derrière la vitre. Il me fixa, ses yeux brûlants de haine. Il leva son arme, prêt à briser le verre que je croyais impénétrable.

Je ne cillai pas. Mon regard resta ancré dans le sien. À cet instant, je ne ressentais aucune peur, seulement une curiosité détachée. Allait-il réussir à briser ce monde de glace que j'avais construit ?

La détonation fut étouffée par le tonnerre, mais je vis l'impact sur le verre blindé. Une étoile de fissures apparut, irradiant depuis le point d'impact. Le verre n'avait pas cédé, mais l'intégrité de la structure était compromise. Un deuxième coup, et il passerait à travers.

C'est à ce moment-là que l'ombre surgit derrière lui.

Viktor.

Il n'était pas passé par les escaliers. Il n'était pas passé par l'ascenseur. Il était descendu depuis le toit, en rappel, une manœuvre suicidaire en pleine tempête. Il apparut comme un démon surgissant du néant, ses jambes s'enroulant autour de Moretti avec la précision d'un serpent constricteur.

La lutte fut brève, sauvage, aérienne. Ils se balançaient au-dessus du vide, à cent mètres du sol, deux ombres luttant pour la dominance sur une nacelle de métal qui tanguait dangereusement sous les assauts du vent. Je vis Viktor enfoncer ses doigts dans les yeux de Moretti, un mouvement d'une brutalité primitive qui me fit tressaillir jusqu'à la moelle. Le pistolet de Moretti tomba dans l'abîme, une petite étincelle de métal disparaissant dans l'obscurité de Marseille.

Viktor ne l'acheva pas immédiatement. Il maintint l'homme au-dessus du vide par le col de sa veste, le forçant à regarder vers ma fenêtre, vers moi. Il voulait que je sois le témoin de la sentence.

— Liquidation, murmurai-je contre la vitre froide.

Viktor lâcha prise.

Je ne regardai pas la chute. Je n'avais pas besoin de voir le corps s'écraser sur le pavé des docks pour savoir que le contrat était clos. Je me détournai de la fenêtre et revins à mes écrans. Le dernier dissident était mort. L'empire était à moi.

Le silence qui suivit fut plus oppressant que l'orage. Un silence de fin du monde, ou de commencement. Quelques minutes plus tard, j'entendis le bruit de la porte de mon bureau qui s'ouvrait. Je ne me retournai pas. L'odeur de la pluie et du fer entra dans la pièce, saturant l'air.

Je sentis sa présence derrière moi, une chaleur massive, irradiante de violence contenue. Il ne dit rien. Ses mains, froides et humides, vinrent se poser sur mes épaules. Ses doigts s'enfoncèrent dans mes muscles contractés, une pression qui oscillait entre le massage et l'étranglement.

— C'est fini, dit-il. La ville est propre.

— Rien n'est jamais propre, Viktor. C'est simplement réorganisé.

Je me tournai enfin vers lui. Il était trempé, ses vêtements collés à son corps puissant, son visage barré par une griffure sanglante. Ses yeux sombres fouillaient les miens, cherchant la moindre trace de faiblesse, le moindre signe que cette soirée m'avait brisée.

Il ne trouva rien d'autre qu'un miroir de sa propre cruauté.

— Vous avez aimé ça, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec un sourire carnassier. Voir l'argent s'envoler, voir les hommes tomber. Vous êtes pire que votre père, Élise. Lui, il avait besoin de raisons. Vous, vous n'avez besoin que de logique.

— La logique est la forme la plus pure de la violence, répondis-je d'une voix dépourvue d'émotion. Elle ne laisse aucune place à l'erreur.

Il s'approcha plus près, son visage à quelques centimètres du mien. Je pouvais voir les gouttes de pluie perler sur ses cils, sentir le goût de l'iode sur son souffle.

— Et quelle est la logique de ceci ?

Il posa sa main sur ma gorge, son pouce pressant légèrement sur ma carotide. Mon cœur s'emballa, une réaction biologique que je ne pouvais pas contrôler par le code. La dissociation m'abandonnait, me laissant nue face à la réalité de son désir et de sa

puissance.

— La logique, c'est que vous êtes mon instrument, dis-je, même si ma voix tremblait imperceptiblement. Et qu'un instrument doit être entretenu.

Il rit, un son sombre qui résonna dans le bureau vide.

— Je ne suis l'instrument de personne, avocate. Je suis le chaos que vous essayez désespérément de mettre en boîte. Mais regardez-vous. Vous avez du sang sur les mains par procuration, et ça vous fait vous sentir vivante pour la première fois de votre existence de papier.

Il me saisit par la taille et me souleva sans effort, m'asseyant sur le bureau, au milieu des papiers éparpillés et des câbles. Les écrans derrière moi continuaient de clignoter, affichant les ruines financières de mes ennemis, mais je ne les regardais plus.

Le monde se résumait à l'homme devant moi, à cette tension insupportable entre mon besoin d'ordre et mon attirance pour sa brutalité. Je savais que ce lien était toxique, qu'il finirait par me consumer, que chaque seconde passée à ses côtés érodait ma rationalité.

Et pourtant, alors qu'il m'embrassait avec une férocité qui goûtait le sang et la tempête, je réalisai que la liquidation n'était pas seulement judiciaire. C'était une liquidation de mon ancien moi. L'avocate de la City était morte avec Moretti sur le pavé des docks. Ce qui restait, c'était une régente qui avait compris que pour régner sur l'ombre, il fallait devenir l'obscurité.

Dehors, Marseille s'éveillait doucement sous les premières lueurs d'un jour gris, une ville exsangue, prête à être reconstruite selon mes plans. Mais dans l'immédiat, il n'y avait plus de plans. Plus de chiffres. Seulement le bruit de nos respirations heurtées et le fracas de l'acier contre la chair, dans la solitude glacée de la Joliette.

Je refermai mes bras autour de son cou, acceptant enfin ma propre chute. La transformation était complète. La soumission n'était pas une défaite ; c'était la fondation de mon nouveau pouvoir. Et alors que la ville en contrebas commençait sa lente agonie matinale, je savais que plus rien, jamais, ne serait à l'abri de ma logique. Ni de sa fureur.

Chapitre 13

L'Angle mort

Le silence dans le penthouse de la tour CMA CGM n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une nappe de vide chirurgical qui amplifiait le vrombissement lointain des serveurs. Je fixais l'écran holographique où les flux financiers de la famille défilaient en cascades de vert toxique. Tout était sous contrôle. Les actifs gelés, les traîtres identifiés, les contrats de nettoyage signés. La logique régnait en maître absolu sur Marseille, une cité que j'avais réduite à une équation de risques et de profits.

Puis, le signal crypté émit une stridence brève. Un angle mort.

Le rapport de sécurité tenait en trois mots : *Sujet V intercepté.*

L'impact ne fut pas une émotion, mais une défaillance organique. Mes poumons se contractèrent, l'oxygène se changeant en verre pilé dans mes bronches. Mes doigts, posés sur la surface glacée du bureau, laissèrent des traînées de buée nerveuses. Viktor. Capturé.

La rationalité, mon armure de soie et d'acier, se fissura. Selon tous les modèles de gestion de crise que j'avais élaborés, Viktor était un actif remplaçable. Un lieutenant dont la perte simplifiait même l'organigramme en éliminant un élément instable, trop enclin au chaos. La décision logique, celle que mon père aurait prise sans ciller, était de le laisser brûler. De le rayer des comptes comme une créance douteuse.

Mais le souvenir de sa main sur ma gorge, la pression de son pouce sur ma carotide lors de notre dernière entrevue, brûlait encore sur ma peau comme une marque au fer

rouge. Ce n'était pas de l'amour ; c'était une infestation. Une contamination de mon système immunitaire par son virus de violence.

— Mademoiselle, la voiture est prête. Où allons-nous ?

La voix de mon garde du corps, neutre et mécanique, trancha le fil de mes pensées. Je me levai. Ma robe en soie noire glissa sur mes hanches avec le bruissement d'un reptile. Je ne me regardai pas dans le miroir. Je savais ce que j'y trouverais : une femme dont le masque de glace commençait à se fragmenter, révélant un brasier noir en dessous.

— Aux docks de Mourepiane, dis-je. Bloc B-14.

— C'est une zone morte, Mademoiselle. Les rebelles du clan Soricci y ont leurs attaches. C'est un suicide tactique.

— Ce n'est pas une question de tactique, répliquai-je en enfilant mon manteau en cuir dont l'odeur de peau tannée m'ancra momentanément dans la réalité. C'est une récupération d'inventaire. On ne laisse pas un outil de cette valeur entre les mains d'amateurs.

La descente vers le port fut une plongée dans les entrailles de la ville. Marseille défilait, plaie ouverte sous les néons blafards. L'air devint lourd, chargé d'iode et de gazoil. La Mercedes blindée fendait la brume saline comme un scalpel dans une chair infectée. À l'intérieur, l'atmosphère restait clinique, filtrée, mais je sentais la sueur perler au creux de mes reins. Une sensation étrangère. Dégoûtante.

L'entrepôt ressemblait à une carcasse de baleine échouée, rouillée par le sel et le mépris. L'odeur de la mer morte et de la graisse de moteur m'assaillit dès que la portière s'ouvrit. Mes talons claquèrent sur le béton humide, métronome marquant les secondes avant l'irréparable.

Ils étaient là. Une douzaine d'hommes, l'écume de la ville, portant la crasse comme un uniforme. Et au centre, attaché à une chaise métallique boulonnée au sol : Viktor.

Il était méconnaissable. Son visage, d'ordinaire si arrogant, n'était qu'un champ de ruines. Le sang, sombre et visqueux, maculait sa chemise blanche ouverte. Son œil gauche était scellé par un œdème violacé. Mais quand il releva la tête, l'autre œil, ce bleu d'orage électrique, brilla d'un défi pur. Il ne me regardait pas comme une sauveuse. Il me regardait comme un prédateur observe la proie qui vient de sauter de son plein gré dans la fosse.

— Tu es en retard, l'avocate, cracha-t-il.

Le sang s'échappa de sa lèvre fendue, tachant le sol.

— Tu calculais le retour sur investissement de mes funérailles ?

Le chef de la faction, un homme massif exhalant le tabac froid, s'avança, un fusil d'assaut posé sur l'épaule.

— Élise Moretti. La reine des chiffres. On ne pensait pas que tu te salierais les chaussures pour ce chien enragé.

Je l'ignorai. Mes yeux étaient rivés sur Viktor. Sur la contraction de ses muscles sous sa peau lacérée. Sur la tension de ses avant-bras enchaînés. La violence de la scène m'excitait autant qu'elle me répugnait. C'était viscéral. Une chaleur sourde se propagea dans mon bas-ventre, une réponse biologique absurde à ce spectacle de dégradation.

— Combien ? demandai-je, ma voix dépourvue de toute inflexion.

Le rebelle rit, un son rocailleux qui ricocha contre les tôles ondulées.

— Ce n'est pas une question d'argent. On veut les codes d'accès au serveur de la Joliette. On veut reprendre ce que ton père nous a volé. L'argent, c'est pour les putes. On veut le pouvoir.

— Vous n'aurez ni l'un ni l'autre, répondis-je. Vous avez commis une erreur d'évaluation fondamentale. Vous pensiez que Viktor était mon point faible.

Je m'approchai de lui. L'odeur du fer et de la sueur âcre qui émanait de son corps m'étourdit. Je posai mes doigts gantés sur sa joue tuméfiée. Il frissonna sous mon toucher, un tressaillement qui n'était pas de la peur, mais la reconnaissance électrique de notre lien toxique.

— Il n'est pas mon point faible, continuai-je en me tournant vers le chef rebelle. Il est ma propriété. Et je n'aime pas qu'on abîme mes biens.

D'un geste précis, je sortis de ma poche un petit émetteur.

— Dans exactement soixante secondes, le compte offshore qui finance vos familles, vos armes et vos planques sera liquidé. Pas transféré, mais détruit. Évaporé par un algorithme de brûlage que j'ai conçu pour ce genre d'imprévus. Vous redeviendrez ce que vous étiez : des cafards dans la poussière.

Le visage de l'homme se décomposa. La panique, cette variable que la logique ne peut jamais totalement anticiper, commença à ronger sa contenance.

— Tu bluffes. Tu ne détruirais pas des millions pour lui.

— Regardez-moi, dis-je avec un sourire qui n'atteignit pas mes yeux. Est-ce que j'ai l'air d'une femme qui s'encombre de sentiments pour du papier ?

Le silence revint, troublé par le clapotis de l'eau contre les quais. Le compte à rebours invisible dévorait l'air. Viktor me fixait, un sourire carnassier étirant ses lèvres sanglantes. Il aimait ça. Il aimait voir mon armure se briser, me voir devenir aussi impitoyable que lui, mais avec la précision d'un scalpel.

— Tuez-le ! hurla soudain le chef, perdant ses nerfs.

Le mouvement fut trop lent. Mes hommes, embusqués dans l'ombre, ouvrirent le feu. La précision fut chirurgicale. Pas de cris, juste le bruit étouffé des silencieux et l'impact sourd des corps tombant sur le béton. Le sang gicla, une pluie chaude qui aspergea ma robe de soie. Une goutte atteignit ma joue. Elle était brûlante.

Je ne bronchai pas. Je ne reculai pas.

Je m'approchai de Viktor alors que le dernier rebelle s'effondrait dans un râle d'agonie. Je sortis un couteau de ma ceinture — un objet d'art en acier damassé — et tranchai ses liens.

Dès qu'il fut libre, il ne s'effondra pas. Il se jeta sur moi. Ses mains, calleuses et tachées de rouge, saisirent mon visage avec une brutalité qui me fit gémir. Il m'écrasa contre un pilier de béton froid. L'odeur de la mort et du combat émanait de lui, m'enveloppant comme un linceul.

— Tu es venue, murmura-t-il contre mes lèvres. L'avocate a quitté son bureau de cristal pour descendre dans la boue.

— J'ai protégé un investissement, articulai-je, bien que mon cœur batte à tout rompre contre ma cage thoracique.

— Menteuse.

Il m'embrassa. Ce n'était pas un baiser de gratitude. C'était une agression. Un mélange de cuivre, de sel et de fureur. Ses dents entamèrent ma lèvre inférieure, et je goûtai mon propre sang mêlé au sien. C'était une communion dans l'abjection. Ma dissociation volait en éclats. Je n'étais plus la fiscaliste de la City, j'étais une créature de pulsions, soumise à la loi primitive qu'il incarnait.

Ses mains descendirent le long de mon corps, froissant la soie, cherchant la chaleur de ma peau sous le cuir. Je sentis la dureté de son désir contre ma cuisse, une promesse de douleur que ma logique ne pouvait plus ignorer.

Soudain, il s'écarta violemment. Le vide qu'il laissa fut plus douloureux que ses coups.

— Tu as risqué l'empire, Élise, dit-il, sa voix redevenant un grondement sourd. Tu as montré à la ville que tu avais un cœur. Et c'est la pire erreur que tu pouvais faire.

Il ramassa une arme sur l'un des cadavres et vérifia le chargeur avec une efficacité effrayante. Son regard était redevenu froid, distant. Le lien qui nous avait unis quelques secondes plus tôt s'était rompu, remplacé par la réalité brutale de notre guerre d'influence.

— Je n'ai pas de cœur, Viktor. J'ai un sens de la propriété très développé.

— C'est ce que tu te racontes pour pouvoir dormir, répondit-il en se dirigeant vers la sortie sans se retourner. Mais maintenant, ils savent. Ils savent tous comment te briser. En s'attaquant à ce que tu prétends mépriser.

Il disparut dans la brume des docks, me laissant seule au milieu des morts et de l'odeur de la poudre.

Je restai là, immobile, la joue souillée, le goût de sa bouche encore présent sur la mienne. Ma main tremblait légèrement. Je sortis mon téléphone et consultai les cours de la bourse. Les chiffres étaient stables. L'empire était sauf.

Mais dans l'angle mort de ma rationalité, une vérité nouvelle s'était installée. J'avais franchi la ligne. J'avais préféré l'homme au système. Et dans notre monde, ce genre de déviance se payait toujours au prix fort.

Je regagnai la Mercedes. Le cuir des sièges me parut soudain trop doux, presque insultant. J'ouvris la vitre pour laisser entrer l'air salé de Marseille, cette ville qui ne pardonnait jamais la moindre faiblesse.

— Mademoiselle ? demanda le chauffeur.

— Retournez à la tour, dis-je en essuyant le sang sur ma joue avec un mouchoir en dentelle. Et lancez la procédure de liquidation pour tous les contacts liés aux Soricci. Je veux qu'au lever du soleil, il ne reste plus rien d'eux. Pas même une ligne de code.

Mon ton était redevenu clinique. L'Architecte était de retour. Mais alors que nous remontions vers les hauteurs de la Joliette, je savais que la fissure ne se refermerait jamais. Viktor n'était pas un instrument. Il était le chaos qui finirait par dévorer ma structure. Et le plus terrifiant, c'est que j'avais hâte de voir les fondations s'effondrer.

Arrivée dans mon bureau, je m'assis devant les écrans. Les graphiques reprirent leur danse macabre. J'analysai les pertes de la soirée. Trois hommes morts, une voiture endommagée, une réputation de froideur entamée. Le coût était élevé. Le profit était nul.

Sauf pour un détail.

J'ouvris le tiroir de mon bureau et y déposai le couteau damassé, encore taché du sang

de ses chaînes. Ce n'était pas un trophée. C'était une preuve. La preuve qu'Élise Moretti n'était plus une machine. Elle était devenue une femme capable de brûler le monde pour en posséder les cendres.

La pluie commença à tomber sur Marseille, une pluie lourde, chargée de toute la crasse de la Méditerranée. Je fermai les yeux, imaginant Viktor quelque part dans l'ombre, préparant sa prochaine trahison. Nous étions deux prédateurs enfermés dans la même cage dorée, se dévorant l'un l'autre pour ne pas avoir à affronter la solitude de nos sommets respectifs.

La logique avait échoué. La violence avait gagné. Et dans l'obscurité de mon bureau, je réalisai avec une clarté terrifiante que c'était exactement ce que j'avais toujours voulu.

Le téléphone sonna. Une nouvelle alerte. Un autre secteur en feu. Je décrochai, ma voix redevenue une lame d'acier.

— Parlez.

Chapitre 14

Extraction

La radio crachota un code d'urgence, un borborygme numérique qui déchira le silence pressurisé de la Maybach. Sur la console centrale, le signal GPS pulsait d'un rouge obscène, localisé au cœur des Calanques. Sormiou. Un cul-de-sac de calcaire et d'eau noire où la ville vient s'échouer contre la Méditerranée.

Mon chauffeur, un ancien du RAID au visage sculpté par les cicatrices, ne posa aucune question. Il braqua le volant, faisant hurler les pneus sur le bitume poisseux de la Corniche. Je ne regardais pas la route. Mes yeux restaient rivés sur l'écran de ma tablette, où les flux financiers de la holding Moretti continuaient de défiler. Un empire ne cesse pas de respirer parce qu'un de ses organes vitaux se fait charcuter dans une crique isolée. Pourtant, mes doigts, d'ordinaire si précis, laissèrent une trace de buée sur le verre. Une goutte de sueur froide naquit à la lisière de mon cuir chevelu.

— État de la situation, ordonnai-je. Ma voix était un scalpel. Froide. Inflexible.

— Localisation confirmée, répondit Marc sans quitter l'asphalte du regard. Groupe Soricci. Ils ont intercepté le convoi à l'entrée du parc national. Deux de nos hommes sont au sol. Viktor a été traîné vers les cabanons de pêcheurs. Ils ne cherchent pas l'exécution immédiate, Mademoiselle. Ils cherchent l'accès.

L'information. C'était ma monnaie d'échange, ma seule véritable armure. Mais Viktor... Viktor était le coffre-fort. Un assemblage de muscles, de sutures et d'une loyauté archaïque qui me dérangeait autant qu'elle m'était indispensable. Si les Soricci forçaient la serrure, c'est tout mon montage fiscal de la City qui

s'effondrerait. Ce n'était qu'une question de mathématiques. Un calcul de risques. Un actif en péril.

C'est ce que je me répétais alors que la voiture plongeait dans les lacets étroits menant vers la mer. Je n'étais pas là pour l'homme. J'étais là pour la structure.

Le paysage changea radicalement. Les lumières de Marseille s'éteignirent, remplacées par les silhouettes spectrales des falaises de calcaire blanc qui s'élevaient comme des dents de géants sous une lune anémique. L'air devint dense, chargé de sel et de pins calcinés. Une odeur de fin de règne.

Marc stoppa le véhicule à cinq cents mètres de l'objectif. Les phares s'éteignirent, nous abandonnant à une obscurité totale, troublée par le ressac sourd de la mer contre la roche.

— Je descends, dis-je en ouvrant la portière.

— C'est trop dangereux. L'équipe d'extraction est en position.

— J'ai payé ces hommes trois fois leur prix pour leur efficacité, pas pour leur baby-sitting. Restez ici. Si je ne suis pas revenue dans vingt minutes, activez la clause de sortie numéro quatre. Liquidez tout.

Je n'attendis pas sa réponse. Mes talons aiguilles s'enfoncèrent dans le gravier instable. Je les retirai d'un geste sec, restant en bas de soie sur la pierre tranchante. La douleur était une donnée brute, une information qui m'ancrait dans le réel. Je remontai le col de mon trench Burberry, armure de gabardine dérisoire face à la sauvagerie du décor.

Le sentier descendait de manière abrupte. Au loin, une lueur vacillante : un cabanon isolé, accroché à la falaise comme un parasite. On percevait des éclats de voix, non

pas des cris — Viktor ne criait jamais — mais des rires d'hommes excités par le sang.

Le premier garde fut neutralisé avant même que je ne le discerne. Une ombre se détacha de la roche, un éclair d'acier, et le corps s'effondra dans un glissement mou. C'était mon équipe. Des fantômes en Kevlar nettoyant le périmètre avec une précision chirurgicale.

Je m'approchai de la fenêtre du cabanon. Le bois était pourri, rongé par les embruns. Par une fêlure dans le volet, je vis l'enfer.

Viktor était suspendu à une poutre, les bras étirés jusqu'au point de rupture. Sa chemise en lin blanc, celle qu'il portait pour me provoquer, pour me rappeler qu'il pouvait simuler l'élégance, n'était plus qu'une seconde peau écarlate collée à son torse. Son visage...

Mon souffle se bloqua. Ce ne fut pas une émotion, pas encore. Ce fut une défaillance technique de mon système respiratoire. L'arcade sourcilière était ouverte, l'œil gauche n'était plus qu'une fente tuméfiée. Mais c'était son expression qui me pétrifia. Il ne subissait pas. Il fixait son bourreau, un gamin des quartiers nord trop payé par les Soricci, avec un sourire de prédateur dégustant sa propre agonie.

— C'est tout ? articula Viktor. Sa voix était un râle chargé de graviers. Ma grand-mère frappait plus fort quand j'oubliais mes prières.

Le gamin hurla une insulte et abattit un démonte-pneu sur ses côtes. Le bruit fut celui d'une branche de bois sec qui éclate. Je sentis l'impact dans mes propres os. Mon indifférence, ce rempart érigé entre les bureaux de la City et les salles de marché, se fissura. Un éclat de glace se détacha de mon cœur.

— Maintenant, chuchotai-je dans mon émetteur.

L'extraction fut une symphonie brutale. Une explosion contrôlée fit voler la porte en éclats. La fumée envahit la pièce. Trois détonations sèches, rythmées comme un métronome. Pas de sommation. Pas de pitié. Le gamin au démonte-pneu fut projeté contre le mur, son crâne laissant une traînée sombre sur le bois blanc.

Je pénétrai dans la pièce avant que la poussière ne retombe. L'odeur de la poudre se mêla à celle de l'iode et du fer. Un mélange toxique qui me monta à la tête.

— Mademoiselle Moretti, restez dehors, ordonna le chef de l'équipe, sa silhouette massive bloquant le passage.

Je l'écartai. Mes yeux ne quittaient pas Viktor. Ils avaient coupé ses liens. Il s'était effondré au sol, masse de chair et de muscles brisés. Je m'agenouillai devant lui. La soie de ma robe se tacha au contact du sol poisseux. Je m'en fichais. C'était un actif déprécié, me soufflait ma raison. Mais mes mains tremblaient alors qu'elles s'approchaient de son visage.

— Viktor ?

Il ouvrit son œil valide. La pupille était dilatée par l'adrénaline. Lorsqu'il me reconnut, l'étincelle de chaos qui l'habitait s'intensifia.

— Élise... murmura-t-il. Tu es venue... compter tes pertes ?

Sa main, brûlante, se referma sur mon poignet. Ses doigts tachés de sang souillèrent la blancheur de ma peau, laissant des marques indélébiles. La décharge électrique remonta le long de mon bras, brisant mes dernières défenses. Je vis sa vulnérabilité, et ce fut une mise à nu obscène. Ce colosse qui m'avait défiée dans mon bureau n'était plus qu'un homme à l'agonie. L'indifférence pathologique, ma meilleure alliée, me trahissait. Je ne voyais plus un lieutenant. Je voyais la seule chose vivante dans mon univers de chiffres.

— Ne parle pas. On te sort de là.

— Pourquoi ? grogna-t-il en tentant de se redresser. Pour que je continue... à être ton chien ? Ton instrument ?

Il cracha un rubis liquide à mes pieds.

— Parce que tu m'appartiens, tranchai-je, retrouvant ma morgue habituelle. Et je n'aime pas qu'on abîme mes propriétés.

Il rit, un son rauque qui s'acheva en quinte de toux.

— menteuse. Tu as peur. Je le sens... ton pouls bat comme celui d'une proie.

C'était vrai. Mon cœur martelait ma poitrine avec une violence inédite. Le contraste était insoutenable entre la froideur clinique de l'extraction et la chaleur animale qui émanait de lui. Je passai mon bras sous son épaule. Le contact de sa peau nue contre la mienne fut un choc. Il était immense, une masse de douleur menaçant de m'engloutir. Je sentais la texture de ses cicatrices, le grain de sa peau, l'odeur de la mort. C'était trop réel.

Il me plaqua contre lui malgré sa faiblesse. Son visage était à quelques centimètres du mien.

— Regarde-moi, Élise. Regarde ce qu'ils ont fait. C'est ça, ton monde. Tu penses tout gérer avec tes algorithmes ? Le sang ne se calcule pas. Il coule.

Je voulais le repousser, fuir cette proximité qui m'exposait. Mais je restai prisonnière de son étreinte sanglante. Pour la première fois de ma vie, la logique était inopérante. Je ne pouvais pas restructurer cette douleur.

Le trajet vers la voiture fut une procession torturée. Lorsqu'on l'installa sur le cuir fin de la Maybach, le luxe de l'habitacle fut instantanément souillé. Je m'assis à côté de lui. Marc démarra en trombe. Viktor laissa sa tête retomber. Ses yeux se fermèrent. Dans la pénombre, il paraissait presque paisible, abstraction faite du carnage qu'était son corps. Sa vulnérabilité m'attirait dans un abîme de compassion que je n'avais jamais autorisé personne à explorer.

Je sortis la trousse de secours. L'urgence réactiva mon mode opératoire. J'ouvris l'antiseptique et commençai à nettoyer la plaie de son arcade.

— Tu devrais me laisser crever, murmura-t-il. Ça simplifierait tes comptes. Un passif en moins.

— Je ne laisse pas mes dettes impayées. Les Soricci vont payer pour chaque goutte de sang. Je vais les racheter, les démanteler et vendre leurs restes. D'ici demain, leur nom sera une note de bas de page.

Il ouvrit un œil, un sourire sardonique étirant ses lèvres fendues.

— Voilà la Élise que j'aime. Froide. Impitoyable. Mais dis-moi... pourquoi tes mains tremblent-elles ?

Je suspendis mon geste. Ses paroles étaient une flèche dans mon armure. Une infime vibration parcourait mes phalanges. Ce n'était pas de la peur. C'était de l'attachement.

— C'est l'adrénaline, mentis-je.

Je repris mon travail, nettoyant les plaies de son torse. Sous la pulpe de mes doigts, je sentais la vie. Brute. Indomptable. Soudain, sa main écrasa la mienne contre son

pectoral. Il me tira vers lui. Son souffle chaud se mêla au goût du fer.

— Arrête de jouer à l’infirmière, Élise. Arrête de prétendre que tu gères un dossier. Regarde-moi.

Le silence s’installa, rompu par le sifflement du vent. Je plongeai mon regard dans le sien. Et là, je vis ce que j’avais toujours fui : une reconnaissance. Nous étions de la même race. Deux prédateurs blessés sous des masques différents.

Le rapprochement fut une force gravitationnelle. Mes lèvres effleurèrent les siennes, contact hésitant puis d’une violence désespérée. Le goût était métallique, âcre, celui de la survie. Ce n’était pas un baiser romantique. C’était une collision. Une tentative de fusionner nos douleurs. Ses mains s’égarèrent dans mes cheveux, défaisant mon chignon avec une brutalité qui m’arracha un frisson. Je m’abandonnai, laissant sa chaleur consumer ma froideur artificielle. À cet instant, l’empire n’était plus qu’un bruit de fond.

Puis, avec la même brutalité, il me repoussa. Il se recula contre la portière, le visage masqué par l’ombre.

— Ne te méprends pas, Élise. Tu m’as racheté, c’est tout. Je suis une créance. Et les créances finissent toujours par coûter plus cher qu’elles ne rapportent.

Le coup fut plus violent qu’un impact physique. Il venait de refermer la porte qu’il m’avait forcée à ouvrir. Je me redressai, lissant ma robe souillée avec une dignité glaciale. La fissure s’était refermée, mais la cicatrice brûlait déjà.

— Vous avez raison. L’investissement est risqué. Mais j’ai toujours eu un goût prononcé pour la spéculation.

Je fixai les lumières de la Joliette. La tour Moretti se dressait comme un monolithe de

verre. Ma prison.

— Marc, déposez Monsieur à la clinique. Sécurité doublée. Personne n'entre, personne ne sort. Il est sous haute surveillance.

Je sentis le regard de Viktor brûler ma nuque. Il comprit. Ce n'était pas pour sa protection. C'était pour sa captivité. Je venais de transformer mon sauveur en prisonnier de luxe.

— Tu ne peux pas me garder en cage, Élise. Je finirai par briser les barreaux. Et ce jour-là, ce ne sera pas pour t'embrasser.

— J'ai hâte de voir ça, répondis-je, le regard perdu dans les graphiques boursiers qui dansaient à nouveau sur mon écran. En attendant, essayez de ne pas mourir. Ce serait une perte sèche.

La voiture s'arrêta. Je descendis sans un regard, mes pieds nus foulant le béton froid. Le sang de Viktor séchait sur ma peau, une croûte sombre me rappelant que je venais de commettre l'erreur fatale. J'avais commencé à ressentir. Et dans notre monde, le sentiment est la seule faute qui ne se rachète jamais.

Alors que l'ascenseur m'emportait vers les sommets, je regardai mon reflet. Mes yeux étaient ceux d'une étrangère. Une femme qui avait vu l'abîme et qui avait sauté dedans. Le système était intact. L'empire était sauf. Mais l'Architecte venait de poser la première pierre de sa propre destruction. Et le plus troublant, c'est que le goût du sang de Viktor sur mes lèvres était la seule chose qui me faisait encore me sentir vivante.

FIN

Merci d'avoir lu "Dividende de Sang"

Une œuvre écrite par Studio Client

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)